

Plounez
le 10 Août 1915
Mademoiselle Marie G. J. J. J.
Cranvic à Poul-Ponct
P. J. J. J.

nous sommes comme ça à faire
des tranchées ; il y a aussi le
et qui envoi des lettres par des
notre frère surtout cette journée
il a été beaucoup de coups.
Nous sommes dans un bois dans

Plounez

dans la Grande Guerre



Jacques et Annie Dervilly - 2012

TABLE DES MATIERES (Il n'y a pas de pagination)

Tome I : PLOUNEZ ET LES PLOUNEZIENS

* **Remerciements**

* **Plounez avant la guerre** (chapitre suivi d'illustrations et d'un document annexe (2 poésies d'avant la guerre) apprises par des écolières et récitées des décennies plus tard!)

* **Plounez pendant la guerre** (chapitre suivi d'illustrations et de 2 annexes : quelques prophéties parues dans le *Journal de Paimpol*) local et lettre décrivant le pardon de Plounez en 1915)

* **Plounez après la guerre** (chapitre suivi d'illustrations et de 2 annexes (relation dans le *Journal de Paimpol* d'une remise de décoration avec prise d'armes en août 1916 et , dans le même journal, *la Fête des Poilus* en 1919

* **Les Prisonniers de guerre**

* **Les Pensionnés de Plounez en 1923**

* **Veuves, remariages, orphelins**

* **Exemple de correspondance en temps de guerre, les lettres des frères Goanvic à leur soeur.**(chapitre illustré)

* **La guerre en chantant, d'après des cahiers de chansons (militaires et civils)**
(chansons regroupées par thèmes. Chapitre illustré)

***Les Monuments aux morts : pour que les vivants se souviennent**
(compte-rendu de l'inauguration du monument aux morts en 1921)

* **Quelques uns de ceux qui sont revenus**
(Notices biographiques et album d'illustrations)

* **Quelques statistiques.**

Tome II : PLOUNEZ ET SES MORTS A LA GUERRE

* **Préface**

* **Les 83 noms du monument aux morts**
(Une notice biographique a été rédigée pour chacun des morts. La liste suit l'ordre chronologique)

***Album d'illustrations**
(Une page illustrée est consacrée à chacun des morts. L'ordre est le même que celui de la liste)

* **Quelques cas particuliers sur le monument aux morts à l'intérieur de l'église**

* « **Que maudite soit la guerre** »

Plounez

dans la Grande Guerre

*1ère partie
les Plounéziens*



Remerciements

Cette recherche sur Plounez dans la Grande Guerre, recherche commencée il y a longtemps mais restée embryonnaire jusqu'à ces derniers mois, nous a donné l'occasion de rencontrer de nombreuses personnes. Il nous est agréable de remercier plus particulièrement :

Pierrette Bellus, Gilbert Bocher, Françoise Cadic, Marcelle Caous, Denise Cérino, Annick Chevanton, Alice Collet, Henry et Adrienne Conan (+), Adrienne Connan, Yvon Connan, Mme Courson (+), Mme Délefosse, Nicole et Roland Décramp, Alain et Maryvonne Dumont, Jean Ernault, Claude Féger, Pierre Fretté, Daniel Giraudon, M et Mme Godest (Plouézec), Irénée Gourhan, Yves Gourhan (+), André et Anne Henry, Jeanne Henry-Martin, Joseph Henry (+), Marie Henry (+), Christian Jacob, Jean et Yvonne Jacob, Yvon Kerambrun, Ismaël Lasbleiz, M. l'abbé Le Bouffant (+), Erwan Le Braz, Albert Le Calvez, François et Louise Le Chevert, Brigitte et Yvonig Le Coat, Jean Le Cor (+), Mlle Le Deu (+), André Le Goaster, Jeannette Le Goaster, Elizabeth Le Goaster (Kerfot), Mme Le Gonnidec (MaesHir, +), Jeanine L'Hamidon, Suzanne Le Henry, Mme Le Laurent (Coz-Castel), Françoise Menguy (Yvias), Mme Meuro (+), Louis Le Page, Edouard Le Pellec, Marie-Anne Le Ray, Marie-Thérèse Leff, Jacqueline Martin, Louise Mével, Julia Mudès, Yves Péron, Louise Prigent, Amélie Renan (+) et sa fille Jeanine Le Guen, Robert Richard (+).

Nous tenons aussi à remercier les personnes qui ont préféré rester anonymes mais qui, comprenant notre démarche, ont contribué à la réalisation de ce dossier.

Le site *SGA Mémoire des Hommes* a été consulté au début de chaque nouvelle recherche sur un soldat. *Internet* propose des sites innombrables mais qui sont de qualité inégale et où l'on risque parfois de s'égarer. Il reste cependant un outil indispensable.

Quelques échanges fructueux ont été établis par courriel. Nous remercions : Hervé Conan, Nicole et Roland Décramp, Serges Leff, Jean-Paul Kerambrun, J.P. Le Mérer et Richard Renaud pour leur contribution.

Nous avons sollicité l'aide des personnels de différents services. Nous avons toujours été bien accueillis malgré le surcroît de travail que nous imposons. Que soient ici remerciés :

le personnel des Archives Départementales, le personnel des Archives de la Marine à Brest ; M. Yves-Marie Erard, archiviste de l'évêché de Saint-Brieuc ; M. Jean-Yves Marjou, archiviste de l'Institution Saint-Joseph de Lannion ; Mme Picard et le personnel de l'ENIM de Paimpol.

Sur le plan strictement local, nous tenons à remercier Mme Marie-France Le Bohec, adjointe à la culture, qui a compris notre démarche et facilité notre travail ; Mme Marie Heulard, coordinatrice culturelle à la mairie de Paimpol, si efficace et d'une patience à toute épreuve, et pour leur disponibilité dont nous avons peut-être parfois abusé : M Jean-François Cabella, du service des archives municipales ; Mme Andrée Tardivel et le personnel de l'Etat-Civil de Paimpol.

Un grand merci aussi à Claude Roy, président du Club Cartophile de Paimpol ; à Jean-Pierre Le Berre, incollable sur la guerre 14-18 ; à M. et Mme Henry Le Moullec pour avoir mis leur documentation personnelle à notre disposition et au personnel de *La Presse d'Armor* pour nous avoir permis de consulter les archives de leur journal.

Et pour finir, merci aux Plounéziens de coeur ou d'adoption : M François Argouarc'h, maire-adjoint de Plounez, Mme Jeanine Le Calvez, conseillère municipale, et Mme Christelle Le Grouiec, secrétaire de mairie à Plounez.

C'est parce que nous avons le soutien amical des membres de l'association *Bevan e Plounez* que nous pouvons présenter aujourd'hui ce travail. Comme le disait un vieux Plounézien en notre breton du Goëlo :

Aze pe ve tud, Ve gouët labour! [Quand il y du monde pour le faire, le travail avance.]

Mil mersi vraz d'an holl.



A la mémoire de Marie-Anne Goanvic (au premier plan) et de sa soeur Marie-Yvonne qui, sans le savoir, ont été à l'origine de cette étude



11 novembre 2012, Annie Dervilly s'apprête à remettre l'étude sur *Plounez dans la Grande Guerre* à M. J.Y. de Chaisemartin, maire de Paimpol, en présence de M. François Argouarc'h, maire-adjoint de Plounez (à g.)

Plounez
avant la guerre



14. - PLOUNEZ. - Vue générale

Plounez avant 1914



Dans le livre de lecture d'un écolier de Plounez

La commune de Plounez.

La commune de Plounez fait partie du canton de Paimpol. La superficie est de 4281 hectares et sa population de 2021 habitants. Elle est bornée au nord par Ploubihanec et Paimpol, à l'est par Hérité au sud par Plourio, et à l'ouest par le Lûux. Le territoire de cette commune est peu accidenté au sud, mais bien boisé. Au nord il présente de longues ondulations. Les terres sont bien cultivées on y récolte des céréales et des légumes; on fait un grand commerce de choux fleurs et de pommes de terre.

Dans le cahier de récitation d'une écolière de Plounez



Page d'un livre de lecture, Plounez, vers 1900

La petite Denise est émerveillée de voir briller tant de baïonnettes nues, de sabres et d'épaulettes.

Armand, en regardant les soldats, cherche à apprendre comment on doit se tenir et marcher dans les rangs; il se dit : « Quand j'aurai vingt ans, je serai soldat comme eux; je partirai avec eux, prêt à défendre la patrie. »



FIG. 159. — Le soldat français.

Le régiment défile toujours, et voici venir le grand drapeau aux trois couleurs, que porte un officier. Il y a sur le drapeau cette devise: République française. Honneur et Patrie.

Le père d'Armand est à côté de ses enfants; il a servi bravement la France dans sa jeunesse, lui aussi, et ses yeux deviennent humides quand il voit passer le drapeau qu'il regardait autrefois dans la bataille.



FIG. 160. — Le drapeau français.

commandé par un colonel et comptant de 1800 à 3600 hommes. — Régiments d'infanterie? de cavalerie? d'artillerie? — 1. Armes des soldats? fusil, baïonnette (de Bayonne, où on a fabriqué les premières baïonnettes), sabre-baïonnette, épée, pistolets, etc. — 2. Rangs, suite de soldats placés en ordre l'un à côté de l'autre. — 3. Apprendre à marcher en rang? | Qu'est-ce que le tirage au sort? — 4. Drapeau qui a été adopté par une nation, afin que tous les soldats puissent se reconnaître. — 5. Reconnaître le drapeau de son pays ennemi. — 6. Garder le drapeau pendant le chemin. | Garder le drapeau



Rédaction d'un écolier de Plounez -1893

PLOUNEZ AU DEBUT DES ANNEES 1910

Voici comment une écolière de Plounez, âgée de 12 ans présente sa commune en septembre 1913:

« La commune de Plounez fait partie du canton de Paimpol. Sa superficie est de 1281 hectares et sa population de 2039 habitants. Elle est bornée au nord par Ploubazlanec et Paimpol, à l'est par Kérity au sud par Plourivo et à l'ouest par le Trieux. Le territoire de cette commune est peu accidenté au sud, mais bien boisé. Au nord, il présente de longues ondulations. Les terres sont bien cultivées ; on y récolte des céréales et des légumes ; on fait un grand commerce de choux fleurs et de pommes de terre.

Le chemin de grande communication N° 1^{er} traverse la commune mais le bourg n'est desservi que par des chemins de 3^{ème} catégorie. Comme monuments remarquables, on peut citer l'ancienne chapelle de Kergrist, les châteaux de Keraoul et de Kergoniou . »

Un premier coup d'oeil

Plounez est une commune réputée riche (*Plounez, pinnig*). Son bourg, fraîchement agrandi et refait à neuf (écoles, mairie, presbytère, cimetière et église) est embelli par la couronne de grands ormes qui l'entoure. Des routes rayonnent en étoile vers les nombreux villages et hameaux... Une halte de train dessert la commune. Quant aux « ostalierou » (ces buvettes si fréquentées par les hommes et si décriées par les femmes), il y en a davantage que de croix de chemin, lesquelles pourtant ne manquent pas!

La commune abonde en maisons anciennes, témoins de la richesse de sa terre, de l'ancienneté de sa noblesse et de l'aisance de quelques riches propriétaires terriens et exploitants. Le château de Kerraoul, lui aussi refait à neuf à la fin du XIX^{ème} siècle, est habité par la famille de Saint-Pierre, lointaine descendante des fondateurs de la paroisse. Il y a aussi le château de Kergoniou et, dispersées dans la campagne, plusieurs anciennes demeures converties en fermes.

Les hameaux sont nombreux et, pour certains, loin du bourg. Aussi l'attraction des communes limitrophes (surtout Lézardrieux et Paimpol) est-elle grande pour beaucoup des habitants de ces hameaux, ce que ni les instituteurs ni le recteur de Plounez ne voient d'un très bon oeil!

Mais, dans l'ensemble, Plounez se sent prêt pour relever les défis de l'avenir.

Rapide portrait de la population

Après une forte baisse au XIX^{ème} siècle, la population augmente à nouveau et atteint 2039 personnes en 1911, en particulier grâce à l'arrivée de nombreux ouvriers qui travaillent à Paimpol (second bassin, chantiers navals, amélioration de l'habitat, églises de Plounez puis de Paimpol etc...)

Ces 2039 habitants se répartissent en 497 ménages pour 454 maisons. Il y a beaucoup de familles nombreuses : une centaine de foyers ont 4 enfants et plus vivant chez leurs parents (les aînés peuvent être déjà mariés et avoir quitté le domicile parental).

La grande majorité des familles est tournée vers le travail de la terre :

Il y a 13 « propriétaires » ; 130 chefs de famille sont « cultivateurs » assez aisés, ou plus modestes « laboureurs », une vingtaine sont « journaliers » et 106 hommes et femmes sont déclarés « domestiques ». On trouve bien sûr tous les corps de métier liés à l'agriculture ou aux activités

traditionnelles. Quant au poulieur, à l'électricien, à l'ajusteur, aux quatre mécaniciens et aux maçons tailleurs de pierre venus de l'extérieur, ils travaillent précisément sur ces chantiers de Paimpol et des environs.

La seconde plus grande catégorie professionnelle est celle des « marins » : une centaine de familles ont pour chef un « marin », sans pouvoir préciser s'il s'agit d'un marin de l'état ou d'un marin au commerce, à la pêche, au cabotage ou au bornage (et encore moins connaître son grade ou sa fonction à bord). Il y a un fort noyau de marins dans le quartier de Kergrist et certains Plounéziens font de belles carrières dans la marine « civile » ou « de guerre ». Tous ces marins, quels que soient leurs grades, ont conscience d'appartenir à une classe différente des hommes restés à terre. Prendre la mer est considéré comme une « promotion personnelle », plus valorisante que de « rester après la queue des vaches » comme l'écrivait un jeune mousse de Plounez.

Le moment du service militaire venu, tous ces nouveaux inscrits maritimes viennent composer les effectifs des équipages de la Flotte et leur heure de gloire sera de porter, en uniforme, la statue de ND de Bon Secours le jour de son pardon.

Dans leur immense majorité, les femmes mariées et les veuves sont « ménagères ». On trouve aussi 41 couturières, quelques commerçantes, et ici ou là on rencontre les professions de repasseuse, lavandière, musicienne, sage-femme, tricoteuse et même de « fossoyeuse municipale ».

Plounez est « riche », mais la richesse est inégalement répartie, et si la « mendicité » n'est plus reconnue comme catégorie professionnelle, bien des « journaliers » et leurs familles vivent dans une extrême pauvreté et dépendent de la charité publique ou privée. La charité publique se fait sous forme de distributions (de pain, par exemple, à certaines grandes fêtes comme le 14 juillet) . La charité privée se manifeste sous la forme d'accueil régulier de mendiants dans de nombreuses maisons ou de distribution de pain par de riches familles à l'issue de services religieux célébrés pour leurs défunts.

La vie scolaire

L'instruction obligatoire pour les 6-13 ans à partir de 1882 a bouleversé le paysage scolaire et les résultats n'ont pas tardé. Sur les registres d'état civil des années 1910, tous les nouveaux mariés savent au moins signer et, sur les registres de conseils de révision ou d'engagement volontaire, les « conscrits » de Plounez ont tous un minimum d'instruction et souvent plus.

Dans les années juste avant la guerre, les effectifs se stabilisent autour de 150 garçons (répartis en 3 classes) dans l'unique école (publique) de garçons et un peu plus de filles entre les 2 classes de l'école privée et celle de l'école publique.

La langue bretonne

Les écoles sont un îlot francisant dans un océan bretonnant. La langue bretonne est la langue quotidienne, omniprésente, comprise et parlée par tout le monde, lue par beaucoup grâce au *Buhez ar Zent*, aux cantiques et au catéchisme en breton, mais écrite par très peu. Le français n'est l'affaire que de quelques familles aisées et des particuliers qui ont des liens avec la ville. Quant aux marins et aux soldats en permission ou en congé, ils oublient vite le français en rentrant dans leurs familles.

La vie religieuse et politique

Plounez est considérée comme une paroisse dévote (*Plounez, Fur*, « pieux » en breton du

Goëlo) et le recteur, M. l'abbé Goater, arrivé en 1910 a toutes les raisons d'être satisfait de ses paroissiens : les offices sont bien suivis, il y a foule aux fêtes solennelles; la chorale des Petits Chanteurs de N.D. est réputée au delà de la paroisse ; la mission de novembre 1913 a été un succès et les conscrits de l'année ont bien suivi une journée de retraite à Tréguier pour se préparer chrétiennement au service militaire.

Les cloches qui sonnent les 3 Angélus quotidiens annoncent aussi les baptêmes de tous les enfants qui naissent, de tous les couples qui se marient et de tous les paroissiens qui décèdent. Il y a des vocations sacerdotales et religieuses. Tout semble aller pour le mieux

Plounez est une communauté divisée

Il règne cependant sur Plounez un climat un peu pesant, dû à une certaine tension entre la cure et la mairie, entre les « calotins » et les « vrais républicains ». Sur le plan local, la politique n'oppose plus les Plounéziens seulement au moment des élections, mais de façon presque quotidienne. Depuis la laïcisation de l'école des filles et encore plus depuis la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905, deux camps s'affrontent. Les écoles de filles publique et privée se font une âpre concurrence empreinte de mesquineries et de sectarisme réciproque : il y a « l'école du Diable » (l'école publique) et « l'école des ânes » (l'école Sainte-Anne). La vie locale s'en ressent, l'opinion politique évolue et le montre dans les urnes : en 1910, après des années de maires « calotins », Plounez, élit un maire « de gauche », M. Emmanuel Jacob, qui sera réélu en 1912.

qui reste unie dans son amour de l'Alsace-Lorraine

Deux mondes se côtoient donc avec une certaine méfiance. S'il est cependant un sujet qui fait l'unanimité, toutes opinions confondues, c'est l'attachement à l'Alsace-Lorraine. A l'école, on ne manque jamais une occasion d'évoquer le sort de ces deux régions « arrachées à la France », et le sentiment patriotique est entretenu par les lectures, les images, les poésies et même les rédactions comme en témoignent ces lignes prophétiques écrites dès 1893 par un écolier de Plounez :

« [Sujet donné par M. Le Varat, instituteur, le 7 janvier] : « *Vos souvenirs et vos impressions en présence de la tache noire qui paraît à l'est de la France.* »

« *Je vois devant moi la carte de France ; à l'est, il y a une tache noire que je ne puis regarder sans un battement de coeur : cette tache, c'est l'Alsace et un peu de la Lorraine.*

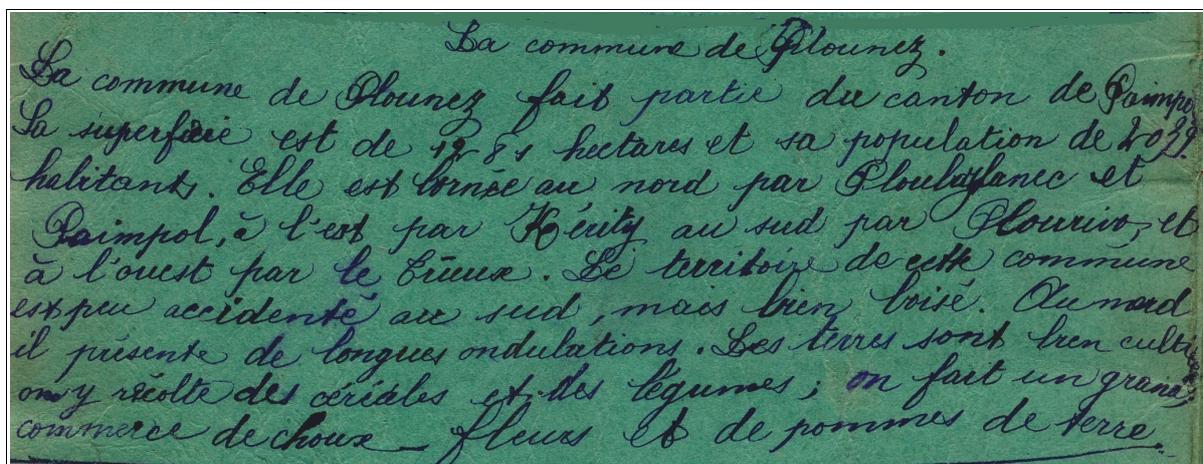
Il y avait longtemps que les Prussiens se préparaient à faire la guerre de 1870. Après avoir démembre la France, ils ne trouvèrent pas que cela leur suffisait ; il leur fallait encore cinq milliards. Napoléon 1er par son ambition nous a valu cette guerre car il avait écrasé les Prussiens sur le plateau d'Iéna et depuis ils nous avaient gardé rancune. L'Allemagne a profité d'un moment où la France était pauvre pour venir la manger.

Un jour arrivera encore, sûr, où l'Alsace sera réunie à la France, mais il faudra probablement verser du sang et peut-être aussi que les cinq milliards que nous avons donnés à la Prusse nous reviendront encore.

C'est nous, enfants, peut-être, qui combattons ; personne ne le sait et il nous faut apprendre dès notre jeunesse à être de bons patriotes.

Fait sans secours étranger. Le Page Joseph. »

Plounez avant la guerre



Dans un cahier d'écolière de Plounez en 1913



Plounez est une commune rurale avec une longue façade sur le Trieu maritime.

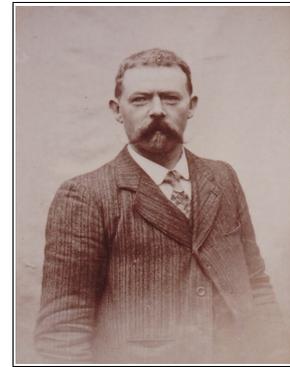
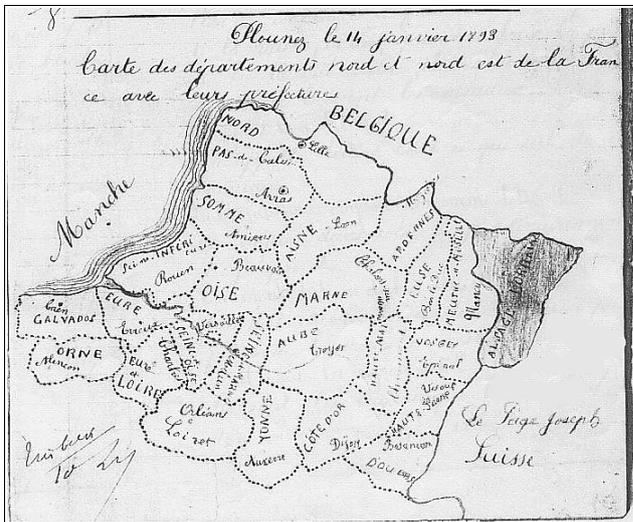


Plounez est une paroisse pieuse.

Il y a beaucoup de familles nombreuses.
(famille Renan de Penvern.. Au c. Yves-Marie, propriétaire, maire de Plounez jusqu'en 1910).



Plounez est aussi un pays de marins, à la pêche, au cabotage, (à g.), au long-cours (à dr. maquette de procession)



Je vois devant moi la carte de France; à l'est il y a une tache noire que je ne puis regarder sans un battlement de cœur: cette tache c'est l'Alsace et un peu de la Lorraine. Il y avait longtemps que les Prussiens préparaient à faire la guerre de 1870. Après avoir démembré la France, ils ne trouvaient pas que cela suffisait, il leur fallait encore cinq milliards. Napoléon 1^{er} par son ambition ~~perdit~~ nous a valu cette guerre car il ~~se~~ avait ^{les Prussiens} cravaché sur le plateau d'Isera et depuis ils ^{les Prussiens} avaient gardé ^{renoncés}. L'Allemagne a profité d'un moment où la France était pauvre pour venir la manger. Un jour arrivera encore, sans que l'Alsace sera réunie à la France mais il faudra probabl-



Le patriotisme et l'amour de l'Alsace-Lorraine sont inscrits dans les programmes scolaires : ci-dessus à g. : dessin et rédaction d'un élève de Plounez en 1893, à dr., portrait de M. Le Varat, instituteur et page d'un livre de lecture utilisé en classe à Plounez.

DES ENFANTS QUI SERONT BIENTÔT EXPOSÉS AUX DANGERS DE LA GUERRE



(carte postale : collection H. Le Moullec)

Sur cette photo de 1910, figure la première chorale de Plounez, « les Petits Chanteurs de Notre-Dame », créée l'année même par l'abbé Gabriel Le Coat (en h. 3ème à partir de la dr.) et dirigée par le sacristain, François Bocher (1er en h. à g.) également cordonnier, installé au bourg.

Tous les enfants sont nés entre 1898 et 1903 et sont identifiés, sauf 4. Ils ont donc de 7 à 12 ans. En 1914, ils auront entre 11 et 16 ans et, en 1918, entre 15 et 20 ans.

Or, pendant la guerre, au moins 8 de ces enfants vont être assez âgés (14 ans minimum) pour embarquer « au civil » comme mousses ou novices au cabotage et au long-cours. A la différence de leurs camarades « terriens » qui ne seront mobilisés qu'à leurs 19 ans, les jeunes marins vont donc être exposés non seulement aux mêmes dangers que tous les marins embarqués en temps de paix (tempêtes, naufrages, abordages etc.) mais aussi aux dangers dus aux hostilités (torpillages, arraisonnements etc.).

L'abbé Le Coat, né en 1884, trop malade pour être mobilisé, mourra en 1917.

François Bocher, né en 1871, père de 3 enfants et veuf depuis 1908 sera pourtant mobilisé et fera la guerre. A son retour, il reprendra la direction de la chorale paroissiale.

Les enfants en haut de g. à dr. :

- 1) Félix Goanvic, né en 1901, **embarque à 16 ans** au cabotage (1917).
- 2) Emile Le Roy, né en 1899, **embarque à 14 ans** au cabotage (1913).
- 3) Edouard Richard, né en 1898, **embarque à 15 ans** au cabotage (1913).
- 4) Jean Kerjolis, né en 1901, **embarque à 17 ans** au cabotage (juin 1918)
- 5) Le Vay : non identifié car ni son prénom ni son village ne sont connus. Peut-être Olivier né en 1902 ?

Les enfants au milieu

- 6) Norbert Le Hégarat, né en 1901, reste à la ferme familiale (classe mobilisée en 1921) père dcd avant la guerre
- 7) Léon Le Normand, né en 1898, **embarque à 15 ans**, cab. et l-c. (1913) ; meurt (1918) de la grippe espagnole.
- 8) Amédée Le Guen, né en 1902 (père marin) n'embarquera qu'après la guerre.
- 9) Yves Le Cor : pas de renseignements
- 10) Henri Hervé : pas de renseignements.
- 11) Gustave Le Page, né en 1902 (d'un père marin qui navigue au cabotage pendant la guerre).

Les enfants du bas de g. à dr.

- 12) Désiré Goanvic, né en 1900, **embarque à 14 ans** (1913) au cabotage et meurt accidentellement en 1916.

- 13) Le Vay : non identifié avec certitude, (Albert né en 1901, Olivier né en 1902, Paul en 1899?)
- 14) Paul Le Goaster, né en 1898, reste à la ferme familiale et sera mobilisé à 19 ans avec la classe 1917.
- 15) Yves Daniou, né en 1901, **embarque à 15 ans** au long-cours (1916)
- 16) François Henry : non identifié car il y en a plusieurs possibles.
- 17) Jean Le Gonidec, né en 1901. Pas de renseignements. Sera incorporé dans la Cavalerie après la guerre
- 18) Jean-Baptiste Le Calvez, né en 1899, sera mobilisé à 20 ans avec sa classe en avril 1918.

Une fois encore, nous remercions vivement M et Mme H. Le Moullec pour leur importante contribution à notre travail.

*Deux poésies apprises par coeur par des écolières avant la 1ère guerre mondiale
(titres et auteurs inconnus -; collectage J.D.)*

Première poésie

*Aux couleurs du drapeau de la France
Bleu d'azur, bleu du ciel, bleu d'espérance
Blanc si pur de nos vieilles croyances
Rouge du sang généreux de nos preux
Nous saluons en toi le fier symbole
Des vertus qui règnent sur le pays
Et qui lui font une sainte auréole
Le saphir blancheur de lis et rubis*

Deuxième poésie :

*Ceci se passait dans un bon village,
Peut-être alsacien, peut-être lorrain,
Tous les deux peut-être? En tout cas je gage
Près de la Moselle et non loin du Rhin.*

*La nuit de Noël brillait radieuse
Et sous tous les toits, dans tous les foyers
Les petits enfants bénis et choyés
Dormaient du sommeil de l'enfance heureuse,
Non sans avoir mis d'une main pieuse
Près des gros chenets leurs petits souliers.*

*Qui trouveront-ils? Le Bon Dieu sans doute,
Et les chers dormeurs le sauront demain
Car lorsque minuit sonnait sous la voûte,
Le petit Jésus s'est mis en chemin
Ayant décroché pour y voir en route
Une étoile d'or qu'il tient à la main.*

*Le petit Jésus marche vite, vite,
Il a tant à faire un jour de Noël
Il est tant d'enfants qu'il faut qu'il visite
Mais bientôt chacun a son lot tel quel.
Le petit Jésus regagne son gîte,
Raccroche l'étoile et retourne au ciel.*

*Or le lendemain dès l'aurore
Les petits souliers près des chenets
Renfermaient chacun un noeud tricolore,
Et tous ces bambins d'une voix sonore :
« Ah chères couleurs je vous reconnais! »
Et voilà les noeuds fixés aux bonnets.*

*Et voilà déjà que sur la grand'place
La bande joyeuse accort follement
« Voyez, grand papa, voyez grand'maman »
Grand papa sourit, grand'maman embrasse
Était-ce en Lorraine, était-ce en Alsace?
C'était en pays ami sûrement
Et tout en allant parés de la sorte
Ils passent devant un vieux cabaret.*

*Monsieur le Uhlan fume sur sa porte
A califourchon sur un tabouret.
Est-ce sa monture ou lui qui s'emporte?
Mais il fait un bon et tombe en arrêt,
Car ces trois couleurs qu'il défend qu'on garde
Et que du coeur même il veut extirper
Tous ces bambins-là les ont sur la tête :
Monsieur le Uhlan la leur fait couper.*

*Il va titubant selon son usage
Quand sur le chemin et juste au milieu
Une femme est là qu'il heurte au passage.
Monsieur le Uhlan l'examine un peu :
« Eh oui! Ces yeux bleus, ce blanc visage,
Cette lèvre rouge enfin:
Ce sont les couleurs qu'il défend qu'on garde
Et plus il regarde et plus il médite
Et mieux il comprend qu'on veut le railler.
Monsieur le Uhlan fait ce qu'il doit faire
Monsieur le Uhlan la fait fusiller.
Mais tous ces tombeaux sont fermés à peine
Que voici surgir du sol par centaines
Des bleuets, des lis et des coquelicots*

*C'est comme un drapeau qui couvre la plaine
Monsieur le Uhlan hurle de haine
Il fait apporter un cent de fagots ;
Il n'en laissera ni tête ni queue :
« Ah maudites fleurs, vous allez chauffer »
Dit-il aux couleurs dont il croit triompher.
Mais voici que haute à voir d'une lieue
La flamme montait blanche et bleue.*

*Alors il comprend que gens ciel et terre,
Tout contre lui seul semble conspirer,
Que ces trois couleurs dont il s'exaspère
Brilleront toujours pour l'exaspérer.
Monsieur le Uhlan fait ce qu'il doit faire,
Monsieur le Uhlan se fait enterrer.*

*Or à l'instant même, tout se rétablit comme de raison
Les petits enfants ramassent leurs têtes,
La femme aux yeux bleus rentre à la maison
Et du haut des cieux le Bon Dieu leur jette
Du bonheur tout plein et des fleurs à foison.*

*Ici mes enfants finit cette histoire
Dont le rossignol fut le chroniqueur...*

*Était-il sincère, était-il moqueur?
Parlait-il en rêve ou bien de mémoire?
Je laisse à chacun dans son propre coeur
.Le soin de juger ce qu'il faut en croire.*

FIN

Plounez
pendant la guerre

PLOUNEZ PENDANT LA GUERRE 14-18

La guerre est déclarée en pleine période de moisson. Le manque de bras va brutalement se faire sentir, car aux trois classes de jeunes gens entre 21 et 24 ans déjà sous les drapeaux et qui ne vont pas rentrer dans leurs foyers, la mobilisation générale va immédiatement prélever les 3 classes de la première réserve (les hommes de 24 à 28 ans) pour compléter les régiments d'active. Et en vagues successives vont aussi partir les hommes de l'armée territoriale et sa réserve (ceux âgés de 29 à 48 ans). Le « poste de Keralain » sur les bords du Trieux héberge ainsi 24 « territoriaux » chargés de la surveillance des côtes.

Désorganisation de la vie agricole

La plupart des hommes entre 30 et 48 ans sont des cultivateurs mariés et pères de familles. A tous ces hommes qui vont manquer pour la moisson, il faut ajouter les marins qui, en permission, aident traditionnellement aux travaux agricoles mais que la mobilisation va rappeler sans délai. Le travail va être d'autant plus désorganisé que bon nombre de chevaux-et parmi les meilleurs- vont être réquisitionnés et partir par wagons entiers.

La guerre, tout le monde le dit, va être courte et la victoire de nos troupes est certaine. «*Ne bado ket pell ar brezel !*», la guerre ne va pas durer longtemps ! Le *Journal de Paimpol* se fait l'écho de « prophéties » optimistes : *la prophétie de Strasbourg et celle de Mayence, la prophétie du moine Hermann et celle de Mme A. de Siva* etc., toutes promettent, bien sûr la victoire.

Mais très vite, le manque de nouvelles angoisse quelques familles et le dimanche 6 décembre est annoncé en chaire le 1er mort de la guerre. Or il a été tué juste un mois plus tôt et l'on est aussi sans nouvelles d'au moins 6 autres soldats. C'est en décembre 1914 également que, face aux lourdes pertes et à un conflit qui dure, on ré-examine le cas des exemptés : 22 hommes sur les 42 convoqués vont être subitement déclarés bons pour le service et partir.

Voilà 1915 et une nouvelle classe de jeunes gens appelée sous les drapeaux. 1915 sera une année terrible (plus de 26 morts et disparus vont attrister la communauté des Plounéziens. En 1916, une nouvelle classe part à son tour. Pour faire face à la désorganisation du travail, le préfet propose que chaque commune mette sur pied un comité permanent où les femmes dirigeant une exploitation sont invitées à siéger. Si aucune femme de Plounez ne semble s'être présentée, c'est qu'elles ont appris à gérer seules ou qu'elles sont trop débordées de travail !

Désorganisation de la vie religieuse

En 1914, le recteur, M. l'abbé Goater, a 43 ans, son vicaire, M. l'abbé Nicol, 39 ans. Ce dernier est mobilisé dès les premiers jours et part comme infirmier. M. l'abbé Maignou, jeune prêtre plounezien de 28 ans, professeur à Lannion, aide volontiers pendant les vacances, mais il doit partir lui aussi comme infirmier en octobre 1914. Quant au jeune abbé Le Coat, 30 ans que la tuberculose écarte de tout ministère et qui réside dans sa famille, il va prendre aussi longtemps que sa santé le lui permettra la direction de la chorale paroissiale après la mobilisation de F. Bocher son titulaire.

D'emblée, le recteur va essayer d'adapter la vie religieuse aux contraintes liées à la guerre : en cette période fatigante, il dispense les moissonneurs du jeûne et de l'abstinence du vendredi et il autorise le travail le dimanche suivant la mobilisation générale.

Puis il invite les hommes mobilisés à se confesser, ce qu'ils font en grand nombre. Il annonce que chaque vendredi pendant la durée de la guerre, une messe sera célébrée pour les soldats et les marins de la paroisse. A l'intérieur de l'église, en ces années de pratique religieuse générale, l'absence aux cérémonies de 250 à 300 hommes à la fois va créer un vide immense.

Dans les mois qui suivent, le recteur organise des prières « pour demander le succès de nos armes », « la paix et la victoire. » et l'on invoque ardemment *Itron Varia an armeo*, ND des armées.

Mais la guerre dure. En mars 1915, le recteur est mobilisé, mais reste presque sur place comme « soldat infirmier » près des hôpitaux de Paimpol. Un état de la situation religieuse en juillet 1915 se veut rassurant : « *A Plounez, tout y est pour le mieux, son pasteur M. Goater étant militarisé à Paimpol, [est] à proximité de son troupeau qu'il visite quand il veut avec M. Chevert [vicaire à Ploubazlanec] comme coadjuteur.* » Le premier pardon paroissial de temps de guerre, en Juillet 1915, revêt encore une grande solennité, comme en témoigne une description détaillée dans une lettre de l'abbé Conan à sa famille. Le recteur obtient même, entre avril et décembre 1916, un long congé qu'il passe dans sa paroisse. En juin, il relaie, à la demande de l'évêque, l'appel national vis à vis d'un nouvel emprunt de guerre. « *Le directeur de la Banque de France, annonce-t-il, sera à la mairie de Paimpol où il échangera votre or* ». En septembre, il organise un Triduum en l'honneur de Saint Michel « pour hâter la fin de la guerre et obtenir la victoire » et en octobre, il fait invoquer saint Martin aux mêmes intentions. Quand il repart comme infirmier dans le Nord de la France, l'abbé Chevert prend le relais. Mais ce dernier ne peut à lui tout seul remplacer le recteur et le vicaire et certains exercices de piété sont abandonnés ; quelques processions sont aussi annulées, faute de participants et les pardons sont célébrés avec moins de solennité, parfois même supprimés. Comme en 1914, il n'y a pas non plus de messe de minuit à Noël 1916.

En chaire, des annonces reviennent trop souvent : les avis de décès des soldats et marins « morts pour la France », pour lesquels les paroissiens font dire de nombreuses messes. Parfois, le recteur sollicite aussi la générosité des fidèles en faveur des populations civiles exposées à la guerre, par exemple dans la Somme où les populations sont bien plus éprouvées que nous.

La population a mauvais moral

MM Fourmanger et le Bescont, les deux adjoints mobilisés de M le Varat, ont été tués à quelques jours d'écart en 1915. Des remplaçants tels M. Warlier, un réfugié belge, aident de leur mieux et les classes ont lieu vaille que vaille! Mais les Plouneziens sont très affectés .

L'angoisse plane et hante les esprits. Les moindres présages sont observés : un coq qui chante la nuit, un oiseau qui frappe aux carreaux, une « apparition » prémonitoire sur un talus, des cierges qui apparaissent subitement devant soi, une sonnette qui tinte inopinément au cours d'un office, « deux morts dans un quartier qui en appellent un troisième » sont, parmi cent autres, des signes de mauvais augure.

Les permissionnaires racontent de vive-voix ce qu'ils vivent au front et qu'ils n'ont pas le droit d'écrire dans leurs lettres. Certains soldats doivent presque être reconduits de force à la gare de chemin de fer. Tout cela affecte le moral de la population.

Désorganisation de la vie maritime

A Plounez, dès la mobilisation, les marins les plus anciens (qui appartiennent donc à la

Territoriale) sont allés rejoindre comme soldats, pour plus ou moins longtemps selon les cas, des régiments affectés à la défense du territoire national. Les marins les plus jeunes restent mobilisés d'office dans les dépôts et sur leurs bâtiments. Subitement, tous les équipages « civils » ne vont donc plus être constitués que de marins très jeunes ou très vieux, ou de marins qui obtiennent des sursis et toutes les activités liées à la mer vont s'en trouver perturbées. Le comble, c'est qu'au niveau national, les marins mobilisables sont trop nombreux par rapport au nombre de bâtiments de guerre et aux capacités d'accueil des dépôts. Il y a eu ainsi des centaines de Terre-Neuvas ou d' Islandais qui avaient commencé à « rallier » et auxquels on a dit d'attendre pour rentrer.

La guerre sur les mers va causer la mort de 21 marins plounéziens. Certains de ces marins avaient été réquisitionnés sur leurs bâtiments (paquebots ou cargos) pour le transport de troupes ou de matériel et étaient donc considérés comme militaires par l'ennemi. Ils sont reconnus « morts pour la France », ce qui n'est pas le cas des marins « civils » embarqués à la pêche, au cabotage et au commerce qui risquent tout autant leur vie : en effet, aux dangers habituels s'ajoutent ceux des champs de mines, des arraisonnements et des torpillages. Dans une lettre adressée à sa famille en décembre 1914, un mousse de Plounez évoque ces dangers. : « *Chère soeur, Je t'assure que je n'étais pas bien fier d'aller à Troon [Ecosse] car il y avait aussi des mines sous-marines, enfin nous sommes à Troon.* »

La guerre a donc parfois conduit à des traitements « inégaux », voire injustes comme le montre M. E. Pellec de Plounez, capitaine au cabotage, dans cette lettre de septembre 1918 : « *Avant la guerre, le capitaine au cabotage avait une réputation lamentable qu'il avait peut-être créée lui-même. Depuis les hostilités, le gouvernement semble disposé à reconnaître qu'il n'est pas tout à fait inutile. Ne voit-on pas aujourd'hui des capitaines au cabotage désignés même d'office pour occuper des postes de capitaine au long cours, poste qui leur était rigoureusement fermé avant la guerre... [En revanche], n'est-il pas ridicule de voir un capitaine qui a 20 années de commandement à la mer exhiber l'uniforme de 2nd maître de la marine? N'a-t-on pas vu [par ailleurs] deux navires perdus identiquement par fait de guerre, l'un avait un équipage militaire et l'autre un équipage civil, l'équipage militaire a reçu la récompense qu'il méritait et le civil est mort dans l'oubli.* »

Les grands voiliers qui traversent l'Atlantique sont particulièrement vulnérables. Yvonnig et Brigitte Le Coat dans leur ouvrage sur les Cap-Horniers citent plusieurs marins plounéziens naviguant à la C^o Bordes qui ont été exposés à ces dangers de la guerre sur les mers.

Plounez compte aussi des armateurs : certains, tels M. Fr. Kerjolis propriétaire et capitaine de la goélette *L'Ardent*, M. Ed. Pellec, copropriétaire et capitaine de *la Tourmente* et M. J. André copropriétaire de *La Française* traverseront la guerre sans dommages alors que d'autres comme M. P. Pouhaër et de M. Le Louarn auront moins de chance et perdront, le premier en 1915 la goélette *l'Hirondelle* et le second en 1917 la goélette *Cybèle* torpillées par des sous marins.

Après de nombreuses pertes de caboteurs en Manche, il est enfin décidé de regrouper les navires en convois dans le Trieux et de les faire escorter par des cuirassés (puis, vers la fin 1917, par des hydravions). C'est précisément en attendant le départ d'un tel convoi que le jeune Yves Gourhan, 14 ans, mousse sur le Dundee *Molière* mouillé devant Lézardrieux, entend la cloche de la chapelle de Kergrist sonner à toute volée : on est le 11 novembre 1918 et c'est sa propre mère, qui pour annoncer l'armistice, est venue sonner la cloche, y mettant tant d'ardeur qu'elle en cassera la corde.

La vie « municipale » continue au ralenti

En septembre 1916, le *Journal de Paimpol* rappelle qu'après 31 déclarations de guerre réciproques, 10 nations dont la France sont alliées contre 4 autres dont l'Allemagne. Le simple rappel du rapport de forces est sans doute destiné à rassurer quant à l'issue d'un conflit qui s'enlise.

Le conseil municipal -dont seul un membre a été mobilisé à partir de 1916- traite les affaires courantes, sans pouvoir faire de projets à long ou moyen termes. Comme la main d'oeuvre manque, en septembre 1917, la municipalité va réclamer un nombre de prisonniers allemands égal à la quinzaine de Plounéziens retenus en Allemagne pour venir en aide aux travaux agricoles. Ils arrivent bientôt, (il y en aura 20 en août 1918) mais ne donneront pas les résultats attendus.

Fin 1917, la liste des morts et disparus atteint soixante dix à laquelle il faut ajouter celle des blessés qui rentrent au pays et ne peuvent guère aider. Le quotidien est triste.

Une nouvelle pauvreté s'installe. Aux aides habituelles (par exemple la distribution de pain aux indigents les plus nécessiteux) s'ajoutent de nouvelles urgences telles celle de ce père de famille nombreuse revenu amputé, celle d'une mère de 4 enfants sans ressources ou celle d'un couple dont 6 enfants sont mobilisés en même temps. La municipalité distribue alors des bons de fournitures.

La solidarité est organisée

La commune de Plounez participe financièrement au comité de secours aux blessés à Paimpol et expédie aussi des colis aux combattants : en février 1915, des tricots, chaussettes et cache-nez sont envoyés, parfois accompagnés de petits mots tels celui-ci, relevé par le *Journal de Paimpol* : « *Ce tricot pour réchauffer votre corps, un bon baiser pour réchauffer votre coeur.* »

Au fil des ans, de nombreuses aides sont votées par le Conseil Municipal pour venir en aide aux uns et aux autres. C'est ainsi que les prisonniers de Plounez reçoivent 15 francs en août 1917 et autant en 1918. A cette occasion, on apprend qu'il y a des prisonniers en Turquie. En 1919, des aides seront aussi votées pour les mutilés et réformés de guerre (puis en 1920 pour les veuves de guerre).

Les derniers mois

1918 commence mal avec un temps exécrable. Le temps est si froid que les bassins gèlent. Le moral de la population est au plus bas. Des prières publiques pour la France sont adressées à Sainte Jeanne d'Arc, cette fois. Un « plat an anaon » tout neuf pour des offrandes de messes pour les défunts est mis en circulation (*Doué d'ho peou*). La vie quotidienne est grandement perturbée et, avec le temps, les artisans font défaut. Le Conseil Municipal demande alors des mises en sursis, celles de deux bateliers, Jean Le Vay et Ismaël Mével en 1917 pour faire la récolte de goémon de mer ; celles de quatre charrons en 1918 : Antoine Henry et Yves Quéffeuou (demandes refusées) et Alexis Le Carrou et Jean Martin (demandes acceptées). Joseph Coz « entreprise de battage » obtient un sursis de même que Jean-Louis Coz, « étalonnier ». G. Le Calvez négociant en grains et fabricant de cidre et quelques cultivateurs obtiennent eux aussi des sursis. Vers la même date, des sabotiers bénéficient de la même mesure pour remplacer les sabots usés après des années de guerre. Quant aux boulangères du bourg (Mme Bescon) et de Tournebride (Mme Pen), elles doivent, faute de personnel, mener seules leur commerce. Les Etats-Unis entrent en guerre en avril 1917, mais les premiers engagements sur le terrain ne datent que de la fin de l'année. Autre coup dur sur le plan

local, l'unique bureau de tabac du bourg ferme pour une raison inconnue. Or tous les adultes fument, chiquent ou prisent! Les élus réclament (et obtiendront) sa réouverture. Enfin, la grippe espagnole va alourdir terriblement le nombre des décès dans la commune.

Après l'échec d'une offensive allemande au printemps, des signes de victoire apparaissent enfin. En juillet. Le pardon de Plounez de 1918 revêt même un caractère très solennel : le samedi soir, la statue de N.D. est portée à tour de rôle par un groupe de 15 soldats et marins en uniformes et le lendemain, par une trentaine dont plusieurs sous-officiers de l'armée de terre et de mer. Le 6 novembre 1918, le Conseil municipal fait une démarche originale et demande « *la mise en sursis illimité du soldat GOATER Alexandre de la classe 1891, curé de Plounez depuis 1910, appelé comme infirmier militaire depuis mars 1915 et dont la présence dans la commune est d'un grand réconfort moral* ». Il faudra cependant attendre 3 mois pour que le recteur revienne, 8 jours après son vicaire. Mais ne reviendront pas 3 prêtres natifs de Plounez : les abbés Maignou, le Coat et Conan. Au total, il y a sur la commune plus de 80 morts et disparus.

A Paimpol, l'armistice est célébré avec enthousiasme, mélangeant habitants des communes voisines et Paimpolais. Les maisons sont pavoisées et il y a foule pour la retraite aux flambeaux et le concert. Le surlendemain, lit-on dans *le Journal de Paimpol*, des poilus en permission promènent une effigie du Kayser sur un âne et vont la brûler sur la place du Martray.

L'armistice ne marque pas le retour des hommes mobilisés. Si les prisonniers, quelques pères de famille nombreuse ou des chefs d'exploitation ont pu rentrer dans leurs foyers, la plupart restent mobilisés et beaucoup vont « stationner » en Allemagne. Fin 1919 cependant, tous les hommes sont de retour.

*Quelques « prophéties » parues dans le Journal de Paimpol
au tout début de la guerre (extraits)*

Premier extrait

« La durée de la guerre . Le général Bonnal écrit dans un journal du matin :

« Au train où vont les événements actuels, nous pensons que la bataille initiale se terminera par une victoire française, un des derniers jours du présent mois [Août 1914]...

La deuxième et dernière grande bataille aura vraisemblablement pour théâtre la ligne du Rhin moyen. Dans ces conditions, il est à présumer que la guerre ne se prolongera pas au delà des derniers jours du mois d'octobre... »

Deuxième extrait

« Prédiction sur la guerre.

A la date du 29 septembre, une « pythonisse » parisienne bien connue, Mme A. da Silva, formulait ainsi ses prédictions :

La bataille qui se poursuit actuellement entre dans une nouvelle phase... Vers le 7 octobre s'engagera une bataille violente... Le peuple français fêtera dès la première semaine de novembre la libération définitive de l'Alsace et la Lorraine...

Les hostilités finiront virtuellement le 25 décembre ...

En 1915, la Fête Nationale sera d'autant plus brillante qu'elle coïncidera presque avec le premier versement de la rançon prussienne.

L'empereur Guillaume, menacé par le glaive, mourra étouffé dans trois ans et quelques mois... »

Troisième extrait :

« La prédiction de Strasbourg.

... Il est une prédiction appelée *La prédiction de Strasbourg*... D'après elle, la bataille finale aura lieu les 18 et 19 octobre au Champ des Bouleaux, petit coin de Westphalie... Là, 400.000 Allemands en ligne seraient irrémédiablement battus par l'armée française. Déroute irréparable entraînant la chute de l'Empire. »

Le Pardon de Plounez en 1915

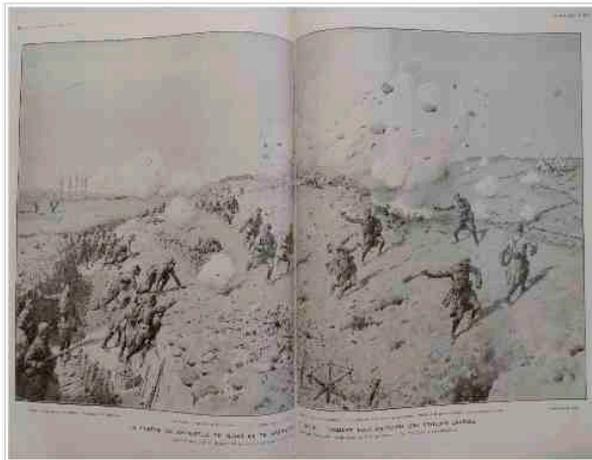
(Lettre de l'abbé Le Coat, prêtre natif de Plounez, réformé pour cause de santé)

Samedi à 6 heures, premières vêpres ; c'est sûrement ce qu'il y a de plus touchant dans la fête. Evidemment, j'avais mobilisé mes petits chanteurs pour 5 heures... Les vêpres sont longues ; pour une raison pratique, la chaisière m'avait fait demander d' « allonger le plus possible » afin que l'on puisse ramasser l'argent des chaises. Ce n'est pas une petite affaire : les chaises branlantes elles-mêmes sont utilisées en pareil cas et rapportent leur sou... L'église archi-comble ; des gens debout ; les places retenues ½ heure, 1 heure à l'avance. J'ai dû laisser libre-cours à mon imagination, j'improvisais... Je m'informais du point où en étaient les chaisières... J'ai dû jouer ainsi plus de dix antiennes sans avoir la plupart du temps une ligne mélodique devant moi.

Puis la procession... Sur une longueur de près d'un km, les mères portant leurs enfants et un cierge, encadrant les bannières, les croix, les navires, les statues ; puis N.D. de Bon secours, couronnée, portée par des marins- et cette année où les marins sont partis en grande quantité, par des hommes du retour du front, par des conseillers municipaux qui faisaient, jusqu'à présent, profession de sottise blocarde. Il fallait changer souvent pour que chacun eût l'honneur de porter la vénérable statue. Puis les hommes, chantant le refrain de notre cantique breton, suivis de la foule des femmes. D'un bout à l'autre, le même chant pieux et réconfortant sortant unanimement de tous les coeurs. Je vous avoue que les processions ne m'émeuvent généralement pas, mais ici nous étions loin de tout spectacle, de toute mise en scène. Et tout était d'une simplicité et d'un sublime pressant et poignant. Les souvenirs n'allaient que trop facilement vers les absents. Il y avait fermant la file des « voeux », une toute jeune veuve de ces jours derniers, avec le manteau traditionnel, deux enfants tout petits, et tant d'autres, pas seulement de Plounez, mais des paroisses environnantes, car le pèlerinage est fréquenté. J'admirais cette foi qui, n'ayant pas obtenu la préservation d'êtres si chers, n'était pas lasse de prier et venait demander là où elle est réellement, la consolation et la force. Toutes ces pensées passaient vivement et fortement dans mon esprit, et je ne devais pas m'y arrêter : il me fallait aider à l'ordre de la procession.. J'ai parcouru ainsi les rangs, divisé mes petits en équipes qui se plaçaient à différents endroits pour maintenir l'unité du chant, unifier et concrétiser, dans la prière antique et traditionnelle, tous les voeux, toutes les prières, toutes les demandes, les plaintes, les actions de grâce.

Après la procession, la foule encore plus dense, si possible ; des hommes presque dans le chœur ; les chaises ne suffisaient pas à moitié près, et par les portes grand'ouvertes, ceux qui n'ont pas pu entrer, assistent à la cérémonie. *L'Ecce Panis* à deux voix fait merveille, puis le *Salve Mater*, que le peuple reprend, id. du *Tantum* – et pour clore, toujours le traditionnel cantique. Un quart d'heure après, plus personne au bourg. Tout le monde s'en est allé, dans le recueillement et le calme du soir. Le lendemain, grand'messe et le soir mêmes cérémonies. Jamais je n'avais vu foule pareille ; c'était la réflexion de tout le monde ; puis pas de curieux, tout le monde à la procession. Allons, je suis fier de Plounez, cela ne vous étonne pas, n'est-ce pas? Je m'attends à une taquinerie, je lui souhaite la bienvenue dès maintenant.

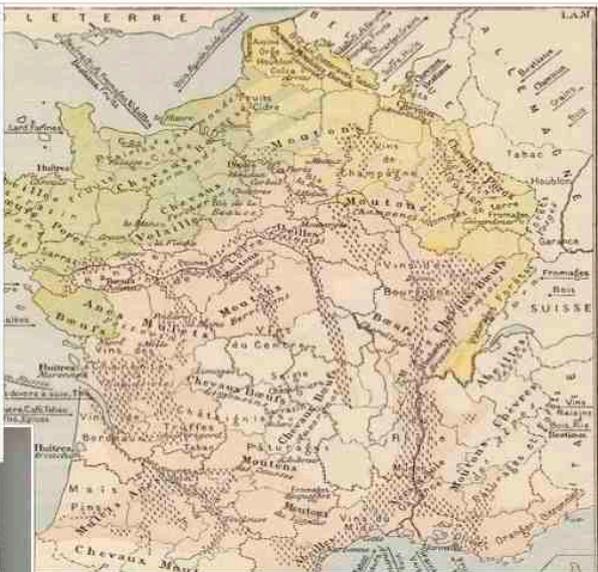
Plounez le 31 juillet 1915



Le livre.com

L'ILLUSTRATION

SAMEDI 4 JANVIER 1917



usage; ils ont grandi en s'appuyant l'un sur l'autre et en s'encourageant sans cesse à faire le bien; ils resteront toujours fidèles à ces deux grandes choses qu'ils ont apprises si jeunes à aimer: Devoir et Patrie.



Le N° 10 continue

JOURNAL DE PAIMPOL

PROGRO, DÉFENSEURS, COMBATTANTS, ASSOCIÉS ET MARITIMES

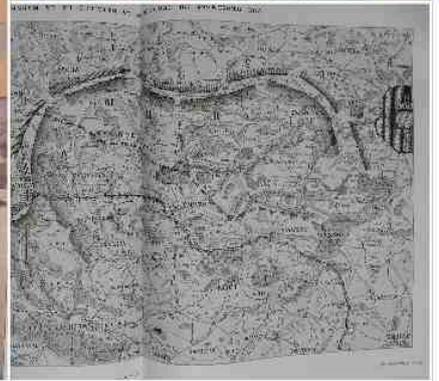
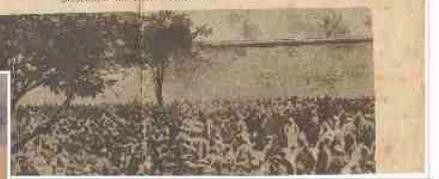
PARAISSEMENT TOUS LES DIMANCHES

ANGLAISE

Le N° 25 continue

LE MIROIR

LE MIROIR sera réimprimé quel que soit le jour de la semaine, hebdomadaire ou bimensuel.



Plounez pendant la guerre



Mobilisation générale-gare de Paimpol août 1914



Page d'album-photos familial



Vase-obus offert à l'église par un soldat

« Présence » de la guerre dans la vie locale

Abécédaire patriotique d'une écolière
de 12 ans (1917)



Plad an anaon « Plat des trépassés » mis en
service en 1917 pour offrir des messes aux défunts



Plounez
après la guerre

PLOUNEZ APRES LA GUERRE

L'armistice ne signifie pas la démobilisation et les hommes -dont beaucoup font partie des troupes d'occupation en Allemagne- ne vont rentrer qu'au cours de l'année 1919. Seuls les prisonniers de guerre rentrent immédiatement après l'armistice.

La vie va reprendre son cours « normal »

Apparemment, la vie locale est marquée par une certaine continuité : M. Emmanuel Jacob, qui est maire de Plounez depuis 1910 est réélu en 1919 ; M. Jules Kerambrun, rendu à la vie civile redevient secrétaire de mairie comme avant la guerre; le recteur, M. l'abbé Goater revient à Plounez dès sa démobilisation et M. François Bocher reprend ses fonctions de sacristain-chantre-sonneur de cloche et « remonteur » quotidien de l'horloge communale. Pour cette dernière tâche, son traitement annuel passe quand-même de 70 francs (avant guerre) à 140 francs.

Mais comment la vie locale peut-elle redevenir normale quand, en 4 ans, sont morts 83 hommes âgés de 17 à 41 ans ; quand bien d'autres sont revenus infirmes, blessés ou «gazés » et quand tous les survivants ont vu des atrocités et subi des souffrances indicibles qui, selon leurs descendants, affecteront durablement leur caractère. A Plounez, on compte 26 veuves et environ 45 orphelins¹! On connaît aussi le cas de cette jeune fille qui n'a jamais voulu se marier après le décès de son fiancé à la guerre..

Comment la vie locale peut-elle redevenir normale quand environ 300 hommes ont été mobilisés en même temps, laissant brutalement un vide immense à la maison, aux champs, sur les bateaux ou à l'église. Les femmes ont su peu à peu s'adapter, s'organiser et le travail s'est fait sans les hommes. Ces derniers, à leur retour, auront du mal à retrouver leur place et les traditions familiales sont pleines de récits sur ces réadaptations difficiles.

Il y a aussi, après la guerre dans bien des familles des sentiments « d'injustice »: si telle famille n'a eu aucune victime à la guerre, telle autre en revanche a perdu deux enfants, et telle autre trois. Les pensions, les citations, les décorations, les « tableaux d'honneur » font l'objet de comparaisons attentives. Bien souvent, un diplôme est reçu avec colère : « *C'est un bout de papier* », s'écria une veuve, ça ne remplace pas la personne, et n'est souvent suivi d'aucune aide. Une autre veuve, mal conseillée et parlant à peine le français n'aura pas de pension du tout.

Présence des anciens combattants, des blessés, mutilés, gazés.

Tous les jours les Plounéziens vont croiser dans leurs hameaux et au bourg ces infirmes, blessés ou « gazés » qui vivent souvent assez mal leur condition. Après bien des examens, une liste de 25 « mutilés et réformés de guerre » est établie en 1923. Cette liste donne droit à des pensions mais fait, elle aussi, l'objet d'analyses, de comparaisons, et sera cause d'amertume entre les familles et de ressentiment contre l'ingratitude de l'Etat.

Quant aux prisonniers de guerre, ils sont à leur retour l'objet d'une grande sympathie et d'une certaine curiosité, (certains reviennent avec une bonne connaissance de la langue allemande) ; puis, avec le temps, ils vont eux aussi assez vite laisser leur entourage et ils finiront par ne plus se raconter

1 Les chiffres varient de quelques unités: des veuves résidant dans d'autres communes reviennent chez leurs parents, des belles-filles retournent dans leurs familles etc.

leurs histoires qu'entre eux.

Les monuments aux morts et les commémorations

La guerre a été meurtrière : 83 hommes sont morts, tous dans la force de l'âge. Afin de ne pas les oublier², une souscription est lancée en 1919 dans le but de financer un monument aux morts dans le cimetière. Elle rapporte 1623 francs et dès les premiers mois de 1920, le Conseil Municipal passe commande. Dans les mêmes même temps, le recteur commande un autre monument pour mettre à l'intérieur de l'église. Le 11 novembre, le cinquantième de la République et le 2ème anniversaire de l'armistice sont célébrés par une grand'messe solennelle en présence du maire, des conseillers au complet ainsi que des soldats et marins démobilisés ; le même jour, le recteur peut procéder à la bénédiction des deux monuments aux morts. Mais ce n'est qu'en mars 1921 qu'est inauguré le monument du cimetière, dans un esprit d' Union Sacrée gardé intact et en présence du député. *« A midi, un banquet de 110 couverts a été copieusement servi au bourg par J.B. Henry. Pas de politique qui divise, pas de ces amusements qui choquent en pareilles occasions. Quelques toasts et ce fut fini. »* peut écrire le recteur dans son bulletin.

En février 1922, le Conseil Municipal accorde la concession gratuite et perpétuelle d'un emplacement aux morts pour la patrie au nord du cimetière près du monument aux morts. Mais quelques familles préfèrent l'inhumation dans la tombe familiale.

Dès 1923, le désenchantement apparaît : *« Cette fête [de l'armistice] a passé presque inaperçue pour la plupart. Seul un groupe assez compact d'anciens combattants de la Grande Guerre et quelques anciens soldats plus jeunes ont répondu à l'appel d'assister à la fin des vêpres au Te Deum d'action de grâce et au Libera chanté au monument aux morts pour la patrie. Cinq ans seulement ont passé et déjà l'oubli étend son voile implacable. Ainsi va le monde. »*

Pour 1926 , le recteur note une belle assistance au service de l'armistice, mais on sent resurgir les « vieux » clivages quand il ajoute *« Tout le Conseil Municipal [était présent] et, en tête ceux qui avaient voté contre la messe et ne voulaient que d'un banquet. »*

Le compte rendu pour 1928 reste très laconique : l'armistice a été célébré avec le cérémonial habituel : *« messe à 10h en présence du maire et du conseil municipal, suivie de l'absoute. Puis banquet et bal. »*

Mais avec le temps le banquet lui-même n'est plus rassembleur et chaque « camp » veut se démarquer de l'autre comme le montre une photo de 1936 prise à l'issue du banquet « clérical ». C'en est bien fini de l'union sacrée.

La vie quotidienne

Les hommes ont repris leurs places. En « France », ils ont vu d'autres façons de travailler et vu utiliser d'autres machines. Mais la guerre ne va rien changer à la hiérarchie sociale locale, et pour quelques familles aisées qui ont les moyens de s'équiper, il y a toutes les autres qui vivent et ne peuvent s'adapter. En outre, la guerre a entraîné une dévaluation du franc, tout est plus cher et les familles sans ressources sont nombreuses. Parfois, le Conseil Municipal doit distribuer du pain ou

² Outre les monuments « municipal » et « paroissial », il y aura aussi le Livre d'or, ou encore le Mémorial des Bretons à Sainte-Anne d'Auray. Après la guerre, la paroisse va aussi commander un vitrail commémoratif pour la grande baie du transept nord de l'église. Il représente une scène de la bataille d'Ypres : sous la protection de ND de Bon Secours, des fusiliers-marins bretons montent à l'assaut des lignes allemandes. Ce vitrail sera détruit par un bombardement en 1944.

acheter pour ces familles démunies des sabots de bois et des bas de laine chez les commerçants de la commune.

Au plan local, la vie quotidienne reprend son cours avec ses querelles de voisinage et de rivalités inter-communales : un jour, ce sont les gens de Traou Scaven qui protestent contre le captage des eaux pour alimenter Paimpol, empêchant ainsi bêtes et charrettes du quartier de s'approcher de la fontaine³, une autre fois, ce sont des riverains de Kergrist qui protestent contre les marins trop bruyants en escale à la base de Lézardrieux.

La vie religieuse repart cahin-caha

Le recteur, revenu en 1919 et secondé par un nouveau vicaire, relance la vie religieuse et reprend en 1920 la publication du Bulletin paroissial *La Voix de Notre Dame*. Pour raffermir la foi des paroissiens et re-souder la communauté, une mission d'une dizaine de jours est organisée en octobre 1920. Mais si, apparemment, la religion reste influente, une évolution se fait sentir depuis la guerre, révélée par quelques remarques désabusées glissées au moment du prône comme celle-ci : « Désormais pas de prières pour les enfants à l'église avant l'école. Du reste, ils n'y viennent plus. Comme leurs parents en général, ils n'en veulent plus » ou bien : « On fera la procession s'il y a du monde, sinon on la supprimera comme à la procession de la Saint-Marc où il n'y avait que quelques dizaines de bonnes femmes ». Par ailleurs, le recteur ne peut s'empêcher d'intervenir dans la vie scolaire et cela divise la population.

La vie scolaire

On le voit bien, c'en est bien fini de l'union sacrée qui avait soudé les Français de toutes opinions et de toutes tendances! Au niveau local, les clivages réapparaissent très vite, comme lorsque la municipalité « républicaine » refuse aux écoles privées une subvention pour acheter du bois de chauffe ou, inversement, lorsque le recteur ou les institutrices privées n'accordent pas certains droits ou certaines places aux enfants des écoles publiques lors de cérémonies religieuses. Au quotidien, les deux enseignements s'ignorent, tout en rivalisant.

Sur le plan des effectifs scolaires, le creux des naissances dû à la guerre se fait sentir en 1924. Le conseil municipal doit intervenir auprès du préfet pour que le poste de second adjoint de l'école des garçons soit maintenu, invoquant, à juste titre, une augmentation des naissances depuis la fin de la guerre. Il aura gain de cause.

La reprise des activités municipales

La municipalité veut faire entrer Plounez dans le XXème siècle, mais prudemment. Le Conseil Municipal a le souci de reprendre le désenclavement de Plounez, envisagé dès 1903 mais empêché par la guerre. Les chemins sont améliorés et les conseillers votent à l'unanimité le projet que tous les arbres sans exception qui gênent la circulation sur les chemins ruraux et vicinaux soient abattus.

Si le projet d'installation du réseau téléphonique réclamé en vain depuis 1921 est enfin réalisé en 1925 (la cabine est installée chez Jean- Baptiste Henry, mutilé de guerre, déjà gérant du bureau de tabac), deux ans plus tard, le Conseil Municipal repousse la proposition d'établir une

3 En 1903 déjà, les Plounéziens protestaient contre la captation des eaux de Kerjicquel par Paimpol.

agence postale à Plounez, celle de Paimpol étant à proximité. En revanche, la même année, Plounez adhère au syndicat des communes pour amener l'électricité au bourg.

Profitant du projet de construction de la ligne départementale de chemin de fer, les conseillers demandent l'établissement d'une gare sur la commune. Elle obtiendra une halte. L'après-guerre n'apportera ni le désenclavement ni le développement attendus : Plounez reste une commune réputée riche, mais qui vit sur ses réserves et, aux dires de ses voisins, craint le changement.

Nombreux mariages et nombreuses naissances

Dès avant la fin des hostilités, le nombre des mariages croît à nouveau. Ce sont des mariages retardés par la guerre, auxquels il faut ajouter quelques remariages de veuves de guerre de Plounez⁴. Peut-être faut-il aussi considérer une autre raison : apprenant le mariage d'une jeune compatriote dès avant la fin de la guerre, ce soldat écrit chez lui : « *J'ai été étonné parce qu'il ne doit pas y avoir beaucoup de mariages à cette époque où nous vivons actuellement. Mais si l'occasion est bonne pour elle, elle a bien fait de profiter car après cette guerre il y en aura des jeunes filles qui resteront malheureusement sans mari* ».

Le bilinguisme pénètre dans la vie locale

Au cours de la guerre, le français s'est imposé dans les familles comme la langue de communication « écrite » avec les soldats, car presque personne ne sait écrire en breton. Comme le français est la langue parlée à l'armée et que la guerre dure, tous ces soldats vont de mieux en mieux parler, lire et écrire le français. Le chanter aussi ! Leurs cahiers de chansons sont remplis de titres français à la mode.

Mais Plounez est restée une communauté bretonnante, et les hommes démobilisés – une minorité, finalement, dans la population totale- vont se remettre au breton car c'est la langue des anciens, celle des femmes à la maison, au bourg, au lavoir, partout et celle des hommes au travail (jusque dans les ordres donnés aux chevaux) ou dans leurs loisirs (aux boules, aux débits de boisson etc.).

Mais, imperceptiblement, le français gagne du terrain : bien sûr, le recteur prêche en breton, les cantiques sont en breton, le catéchisme en breton est encouragé, mais le bulletin paroissial est en français. Seule, l'école est le domaine du « tout français » où le breton est même combattu. Les parents (les plus jeunes surtout, ceux qui sont déjà allés à l'école) sont fortement encouragés à parler français à leurs enfants, même s'ils qualifient leur propre français de « galleg saout », (*du français de vaches*). De toute façon, le breton est tellement dominant que tous les enfants « l'attrapent » naturellement! Il n'empêche que le brassage des hommes à la guerre, le prestige de la victoire de la France et le combat mené à l'école par les instituteurs et les autorités valorisent la langue française. Une certaine forme de bilinguisme va s'installer dans une lutte inégale et le déclin du breton est amorcé.

4 La liste ne peut être établie précisément : il y a eu des mariages à l'extérieur, par exemple.

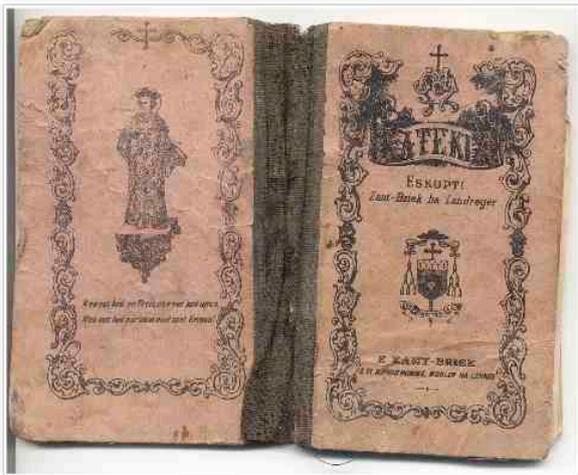
Plounez après la guerre



Plounez reste une commune rurale qui s'adapte au progrès et à la mécanisation



Plounez reste une paroisse pieuse, attachée à la tradition ; mais déjà apparaissent des chapeaux à la mode de la ville...



Le breton reste la langue dominante (ci-dessus, le catéchisme breton utilisé à Plounez après la guerre), mais le français va peu à peu gagner du terrain



Le monument aux morts (1921) symbolisera quelque temps l'Union Sacrée



Une abondante production de livres entretient le souvenir de la guerre, surtout chez les anciens combattants !

PLOUNEZ. - Prise d'armes

[Compte-rendu dans le *Journal de Paimpol* (août 1916) de la cérémonie qui s'est tenue dans le bourg de Plounez, le lundi 24 juillet 1916 à l'occasion de la remise de décoration au soldat Ernault Emile, du 47 RI, pour blessures graves reçues face à l'ennemi (voir soldat inscrit sur le monument aux morts N° 82) :]

« La place publique avait reçu un peu de toilette ; des trophées de drapeau flottaient à l'entrée de l'école et de la mairie et les ormes du bourg, non contents de prêter à la fête leur parure verte, portaient dans leurs éclaircies les couleurs françaises et alliées ondulant gracieusement à la lueur d'une légère brise.

Un nombreux public accouru de tous les villages avait pris d'assaut les murs environnant la place et des groupes d'enfants s'étaient juchés jusque sur les bâtiments des fermes K... et G... Plusieurs compagnies du 154ème, la clique en tête, étaient déjà arrivées et avaient pris position, et le héros de la fête attendait, appuyé sur ses béquilles et entouré par sa famille, le moment de recevoir la récompense de son sacrifice.

Enfin, 10 heures sonnent. A l'instant, M. le capitaine Basset, reçu par M. Emmanuel Jacob, maire et ceint de son écharpe, fait son entrée au milieu des troupes et les passe rapidement en revue

Puis, M. le capitaine Basse, vu et entendu de tous, prononce d'une voix forte un beau et pathétique discours... Tantôt vibrant de patriotisme et tantôt d'une exquise sentimentalité qui fit tomber bien des larmes, le distingué officier s'attache à exalter l'abnégation et le courage de nos vaillants soldats... Les modestes éducateurs des héroïques phalanges ne sont pas oubliés et l'orateur rend hommage à la mémoire de milliers d'entre eux tombés au champ d'honneur.

Pour ses chers « poilus » aussi, M. le capitaine Basset a un mot admirable : « Ils sont là, dit-il, ces braves dont beaucoup décorés de la Croix de guerre, mais tous méritent la *croix morale*. »

C'est le tour, maintenant , des formalités toujours imposantes de la remise de ses deux décorations au vaillant titulaire ; d'un beau bouquet de fleurs préparé par l'aimable Mme T..., et offert au décoré ; du défilé des troupes, deux fois, musique en tête autour de l'église. Enfin ,sur u,n signe de M. le capitaine Basset, la clique fort applaudie joue successivement des morceaux si entraînants qu'ils provoquent une interminable sauterie qui permet aux braves de balancer un peu leurs médailles conquises devant l'ennemi, et à laquelle, d'ailleurs, aucun civil n'a pris part.

« Ce n'est point, s'écrie le bon chef, pour ces hommes qui reprendront demain le chemin des tranchées. » Et en effet, selon une devise célèbre :

Honni soit qui mal y pense.

En somme, pour tous les assistants, bonne journée morale et pour les commerçants, en particulier, journée fructueuse. »

[Suivent les discours de M. le Maire de Plounez et du Président des Médaillés Militaires (section paimpolaise)]

Dans le Journal de Paimpol, août 1919, programme de la « Fête Nationale et des Poilus » :

PLOUNEZ – Fête Nationale et des Poilus

Nous donnons ci-dessous le programme de la Fête Nationale et des Poilus qui aura lieu à Plounez, les samedi 9 et dimanche 10 août :

Samedi 9 août.- A 9 heures, service funèbre à la mémoire des enfants de la commune tombés au Champ d'honneur.

A 10 heures, à la Mairie, Distribution de pain aux indigents.

Le soir, retraite aux flambeaux et Sonnerie de cloches.

Dimanche 10 août.- A l'issue de la grand'messe, Cérémonie de la pose de la première pierre du monument des combattants de Plounez morts pour la Patrie.

A 14 heures, jeux divers : Courses d'ânes, montés ou attelés (prix variés de 5 à 15 fr.) - De bicyclettes pour dames (mêmes prix).- Aux roues fleuries pour enfants.- Aux Grenouilles.- Concours de grimaces, etc.

A 16 heures, dans l'allée publique gazonnée, bal à grand orchestre gratuit.

A 18 heures ½, Dérobée autour du bourg.

Vers 21 heures, dans la cour sablée de l'école, pavoisée et illuminée a giorno, Reprise du bal.- Feux d'artifice se succédant, flammes de Bengale etc.

Vers minuit, clôture de la fête

Prisonniers de guerre

LES PRISONNIERS DE GUERRE EN ALLEMAGNE

Au début de l'année 1918, 17 Plouneziens sont prisonniers de guerre, dont au moins 15 en Allemagne¹..
Par diverses sources, quelques uns ont été retrouvés .

LE PAGE Toussaint, né le 20 janvier 1877 à Ploubazlanec de Toussaint et Marie-Jeanne Coëns. Il épouse Mie-Françoise Guillou, à Plounez en 1906 .Il est présent à *Meschede* (Allemagne) en 1915. D'après les registres du camp, il est père de 3 enfants, et est né à « Ploucney (sic)».

RICHARD Yves-Marie, né le 3 août 1889 à Plounez (« Bilevenez » (sic) dans les archives) de Pierre et Marie-Jeanne Ernault. Il épouse en 1912 Marie-Mathilde Ernault. Il est porté disparu du 3 août 1914 au 21 juillet 1919. On sait qu'il est présent en 1915 à *Wetslar* (Allemagne). Mais sa famille ne recevra aucune nouvelle de lui jusqu'à son retour en France.

CHAUVIN Arthur,(S'appelle en réalité Joseph-Marie) est né à Plounez le 17 mars 1875 de Yves et Marie Le Guen..Mobilisé au 74 RIT le 7 août 1914, il disparaît le 22 avril 1915 à Boesinghe ; prisonnier à *Darmstat*, venant de *Meschede*, il est rapatrié le 12 décembre 1918 et se retire Plounez (Kergiquel)

PEN Adrien, né à Yvias le 4 mars 1885, fils de Jean Pen, maçon et Jeanne-Marie Mahé. Marié à Plounez le 28 octobre 1911 avec Mathilde le Moigne, il est d'après « Le journal de Paimpol » prisonnier à *Alten Grabow* (Allemagne) dès 1914.

EVEN Louis, né à Plounez en 1894 de Yves-Marie et Marie-Anne Bocher. Laboureur, il est incorporé au 136 R.I. Le 12 septembre 1914. Il part aux armées en janvier 1915 puis passe au 202 R.I en 1916. Blessé le 2 mars 1915 à Auberine sous Swippe par éclat de grenade au bras, il est cité à l'ordre du régiment le 19 août 1916 : « Soumis au plus violent des bombardements et aux difficultés de toutes sortes du 1 au 7 juillet, a donné le meilleur exemple à ses camarades par sa belle attitude, son calme, son sang froid et son mépris du danger ». Il reçoit la Croix de guerre avec étoile de bronze. Fait prisonnier le 17 juin 1917, il est signalé à *Giessen* (Allemagne) cette même année. Il reste prisonnier jusqu'au 27 novembre 1918. Rapatrié par les Américains, il est le 1er prisonnier à rentrer à Plounez. Six frères Even ont été mobilisés, tous sont revenus.

LASBLEIZ Armand est né à Plounez le 3 octobre 1886 de René et Philomène Savidan. Issu du milieu agricole, il se fait quelque temps marin avant de partir à la guerre. Par une lettre du 23 mars 1915 on sait qu'à cette date, il y a au camp de *Friedrichsfeld* (Allemagne) 506 prisonniers, dont Armand Lasbleiz de Plounez. D'après la tradition familiale, il aurait d'abord travaillé dans une mine de charbon avant d'être affecté dans une ferme pendant 4 ans ; il aurait travaillé avec des chevaux et aurait été bien traité. A son retour, il parlait assez bien allemand.

MALEGEANT Yves, né le 22 novembre 1882 à Plounez, fils de Marie-Yvonne Malégeant. Il vit à Jersey. Incorporé le 12 août 1914 au 71 R.I., il est blessé et fait prisonnier à Mercatel le 4 octobre 1914 puis rapatrié comme blessé le 20 juillet 1915. Il reçoit la médaille militaire le 6 novembre 1915 : «Très bon soldat, ayant fait preuve de courage et d'énergie. Blessé le 4 octobre 1914 à son poste de combat. Amputé du bras gauche et mutilé ». Il devient chevalier de la Légion d'honneur en 1933 et officier en 1952.

MALEGEANT Joseph-Marie, né le 18 juillet 1880 à Plounez, fils d'Augustin et Marie-Yvonne Ollivier. Cultivateur, il est mobilisé le 3 août 1914 au 3 R.Art. à pied à Cherbourg (bien que dans un premier temps il soit dispensé, ayant perdu un frère en service). Fait prisonnier le 7 septembre 1914, il se trouve à *Mannheim* en

1. Nous n'avons aucune trace des prisonniers en Turquie, s'il y en a eu.

Allemagne du 2 février 1916 jusqu'au 26 février 1917. Rapatrié après 25 mois de captivité, il est hospitalisé à Dinard, puis réformé. Il sera pensionné à 40%.

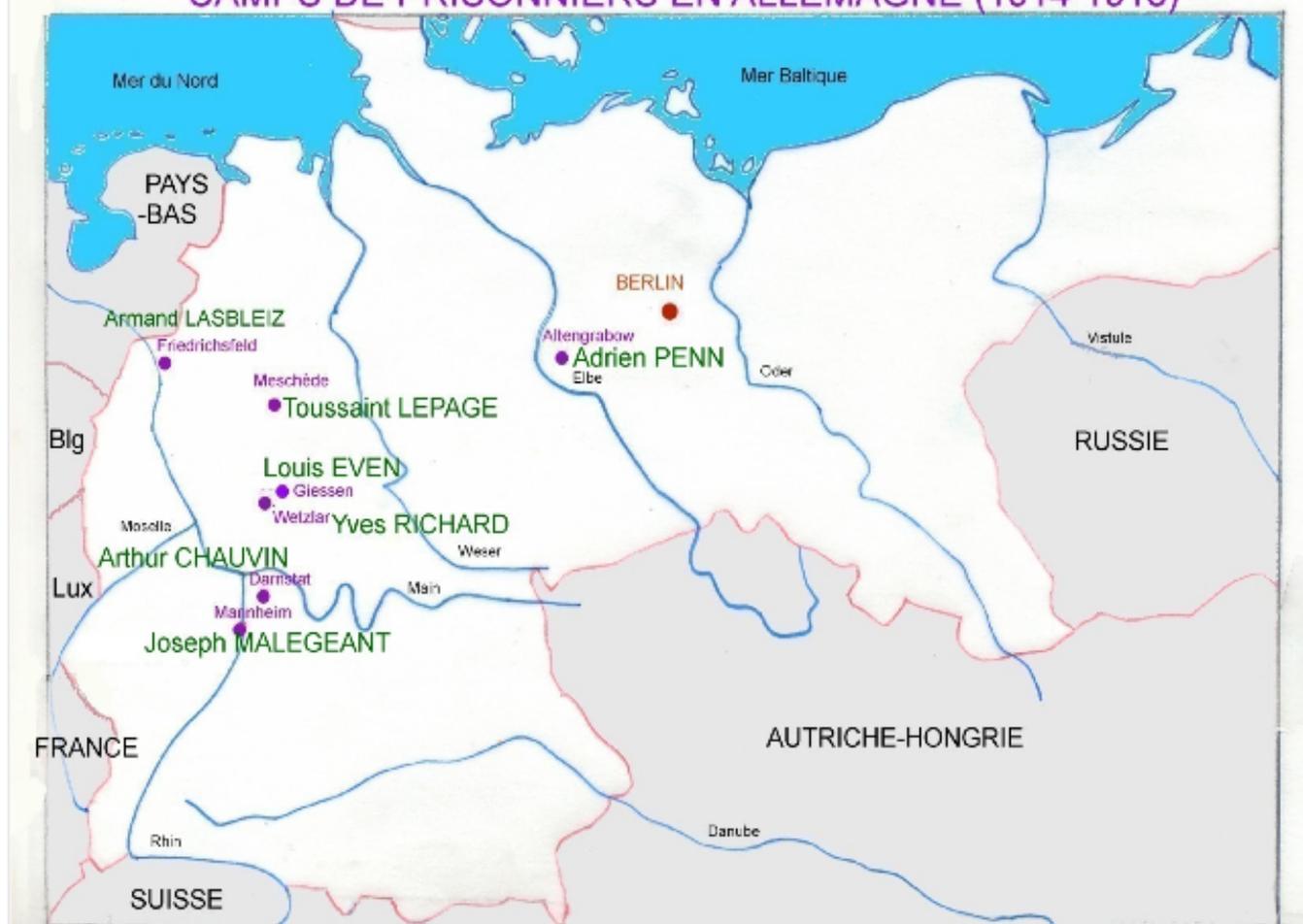
LE ROUX François, né le 4 juin 1875 à Plounez de François et Anne Menguy, domicilié à Ploubazlanec, est mobilisé au 74 R.I.T. Il disparaît à Boesinghe le 22 avril 1915 et on le retrouve prisonnier à *Meschede* jusqu'au 14 décembre 1918. Il se retire à Ploubazlanec.

Les prisonniers rentreront en France dans les semaines -pour quelques uns dans les mois- qui suivront l'armistice.

Albert Le Goaster (dont il est question parmi les soldats revenus) fut prisonnier 5 mois en 1918.

Pas de renseignements, pour le moment, sur les autres prisonniers.

CAMPS DE PRISONNIERS EN ALLEMAGNE (1914-1918)



PRISONNIERS DE GUERRE



Toussaint Le Page (x), prisonnier de guerre en Allemagne, photographié en 1915



Yves-Marie Richard (à dr.) fut prisonnier de guerre de 1914 à 1918 !

Bien des années plus tard, A. Lasbleiz, un anciens prisonnier de guerre devenu grand-père :



Pensionnés à PLOUNEZ en 1923

D'après les archives départementales, il y a en 1923, **22 pensionnés** au bourg de Plounez.

1. **Pensionné à 100%** :
 1. Yves-Mie Michel 45 ans, cultivateur, souffre de tuberculose, de fractures au tibia et de blessures à la cuisse
2. **Pensionnés à 80%/**
 1. Jean-Mie Henry, 43 ans, cultivateur, est amputé de la cuisse gauche.
 2. Jean-Mie Chapalain, 34 ans, cultivateur, est lui aussi amputé de la cuisse gauche.
 3. François Quéméner, 26 ans, cultivateur, est amputé de la jambe droite.
3. **Pensionnés à 70%** :
 1. Jules Kerambrun, 39 ans, secrétaire de mairie, souffre de fracture du col du fémur et de rhumatismes articulaires .; d'abord pensionné à 70% il le devient à 75% en 1924.
4. **Pensionnés à 65%**
 1. François le Berre, 35 ans, cultivateur, a été trépané et souffre de crises d'épilepsie.
 2. Yves -Mie Hervé 32 ans, cultivateur, a perdu un oeil.
 3. Louis le Gonidec, 32 ans, cultivateur, est impotent du bras gauche.
 4. Pierre-Mie Jacob 52 ans, cultivateur, a perdu l'usage de la jambe gauche.
5. **Pensionné à 50%** :
 1. Jean-Baptiste Henry, 33 ans, charron, a les os de l'avant bras fracturés.
6. **Pensionnés à 45%** :
 1. Pierre Delaunay, 36 ans, instituteur, est malade des 2 yeux. En 1924, sa pension est baissée à 40%.
7. **Pensionnés à 30%** :
 1. Pierre Jacob, 30 ans, cultivateur, souffre de bronchite.
8. **Pensionnés à 20%** :
 1. Emmanuel Leff 48 ans, cultivateur a une raideur au genou gauche et une atrophie à la cuisse gauche. En 1924, sa pension passe à 30%.
 2. Marcel Guerlesquin, 27 ans, marin, est blessé au côté, au dos et à la poitrine;
 3. Ollivier Queffeuilou, 42 ans, maçon, souffre de bronchite. En 1924, sa pension passe à 10%.
 4. Jean le Carvenec, 34 ans, maçon, souffre de rhumatismes articulaires aigus.
 5. Louis Henry, 27 ans, plâtrier, a des blessures aux côtes.
 4. Ambroise Ernault 27 ans, cultivateur, a des blessures multiples.
9. **Pensionné à 15%**:
 - 1 Hippolyte Connan 28 ans, instituteur, souffre de paludisme. En 1924, sa pension est portée à 25%.
10. **Pensionnés à 10%** :
 - 1 Hippolyte Jeannin, 28 ans, boulanger, a été gazé et souffre de paludisme.
 - 2 Joseph le Quément, 43 ans, cultivateur, a de la tachycardie.
 - 3 Jean-Louis Penven, 38 ans cultivateur, souffre de bronchite et de rhumatisme.

3 personnes s'étant présentées pour avoir une pension n'ont rien obtenu malgré leurs problèmes de bronchite et de rhumatismes: Il faut sans doute entendre par "bronchite", une intoxication due aux gaz.

1. Adrien Pen, 38 ans, maçon.
2. Adolphe le Flem, 49 ans, laboureur.
3. Emmanuel le Rolland, 45 ans, laboureur.

VEUVES, REMARIAGES, ORPHELINS

La guerre va causer la mort de 27 soldats mariés, dont un (Charles Le Mérer) en 1917 était lui-même veuf.

En 1914 : 3 soldats mariés sont tués.

En 1915 : ils sont 13.

En 1916 : 3

En 1917 : 4

De 1918 à 1923 : 4

En 1920, on trouve trace d'une vingtaine de veuves, dont 6 sont remariées. Quelques unes, n'ayant plus d'attaches à Plounez, sont reparties vivre dans leur famille ou travailler ailleurs et, inversement, quelques veuves natives de Plounez, surtout des veuves de marins installées ailleurs, sont revenues dans leur famille.

Au total, toujours en 1921, on dénombre 45 pupilles de la nation.

Veuves de guerre :

1. **Cécile Henry** veuve de Georges le Goaster, mère de 2 enfants (Georgette et Georges).
2. **Virginie Le Moy** veuve de Jean-Louis Ollivier.
3. **Anne-Marie Le Calvez** veuve de François Bonniort, mère de 3 enfants (Yves, Albert, Albertine).
4. **Marthe Honoré** veuve de Vincent Mudès, mère d'un enfant.
5. **Marie Kerjolis** veuve de Jean-Baptiste Josse, mère de 5 enfants (Mie-Joseph, Anna, Amélie, Jean-Baptiste, Félicie).
6. **Alexandra Le Moullec** veuve de Louis Leff, mère de 3 enfants (Marcelle, Louise, Marie)..
7. **Joséphine Le Corre** veuve de Yves Féger, mère de 3 enfants (Mélanie, Louis, Amélie)..
8. **Anna Morel** veuve de Yves le Bescont.
9. **Amélie Henry** veuve de Honoré-Marie le Gonidec mère de 2 enfants (Françoise, Jean).
10. **Marie-Jeanne / Germaine Le Coat** veuve de Adrien Monatte, a une fille.
11. **Marie-Joséphine Kerjolis** veuve d'Emmanuel Bocher, mère de 2 enfants (Emmanuel, François).
12. **Marie-Yvonne Illien** veuve de Louis Le Cor, mère de 3 enfants (Louise, Augustine, Louis).
13. **Anne-Marie Le Vay** veuve Jean le Carou.
14. **Joséphine le Gonidec** veuve de Louis-Honoré Meuro.
15. **Marie Calvez** veuve de François Nicol, mère de 3 enfants (Francine, Germaine, Suzanne).
16. **Célestine Avé** veuve de Yves Louaver, mère d'une fille (Marie).
17. **Veuve Caboco**, mère d'une fille (Simone).
18. **Marie-Anne le Guen** veuve de Joseph Héry, mère de 3 enfants (Jean-Louis, Anna, Marie).
19. **Marie Le Mescam** veuve de François Bellec.
20. **Marie-Rosalie Hello** veuve d'Arthur Leff, mère de 2 enfants (Henri, Anna).
21. **Jeanne Lecomte** veuve de François Clochefer, mère d'une fille (Félicité).
22. **Clémentine Richard** veuve de Edouard Thépot, mère d'un enfant.
23. **Marie Allainguillaume** veuve de Jean Dauphin.
24., veuve de Paul le Normand.
25. **Marie-Louise Tudoret** veuve de Yves Queffeuou, mère de 3 enfants (Yves, François, Hyacinthe).
26. **Marie le Carrou** veuve de Jean André, mère de 3 enfants (Louis, Jean, Denis).



Sur les photos de groupe prises après la guerre figurent souvent des veuves, parfois de la même famille, comme ici : Marie Kerjolis, 1ère à gauche, mère de 5 enfants, épouse de J.B. Josse disparu dans le naufrage du *Bouvet* en 1915, et Josa Kerjolis, dernière à dr., mère de 2 enfants, épouse d'Emmanuel Bocher, mort au cours de la bataille de la Marne en 1915.

Veuves remariées

Cécile Henry veuve de Georges le Goaster (mort N°1), et mère de 2 enfants se remarie le 24/07/1921 avec **Louis-Marie le Gonidec**, cultivateur, 30 ans domicilié à Plounez.

Marie le Calvez veuve de François Bonniort (mort N°5), se remarie en 1921 avec Ambroise Mével.

Rosalie Hello, veuve d'Arthur Leff, (mort N° 61) depuis le 12/08/17 et de Joseph-Marie Kerrou depuis le 18/01/1922, se remarie le 18/4/1923 avec Yves -Marie le Gonidec, cultivateur, né à Plourivo le 8/5/1891, domicilié à Kérity, veuf d'Anne-Maie le Bellec.

Marie-Françoise le Mescam, veuve de François-Marie Bellec (mort N° 48), se remarie le 3/7/1918 avec Louis Marie Henry, plâtrier, né le 30/10/1895 à Kérity, demeurant à Kérity.

Joséphine le Gonidec veuve de Louis-Honoré Meuro (mort N°32), se remarie en décembre 1919 avec Yves-Marie le Goaster, cultivateur né le 24/10/1884 à PLZ.

Amélie Henry veuve de Honoré-Marie Le Gonidec (mort N° 24), se remarie le 3/1/1917 avec Yves-Marie Malégeant, cultivateur à Plounez dont elle aura 2 enfants.

45 enfants sont pupilles de la Nation en 1920.

1. Bocher Emmanuel 14/12/1910 Plounez	23. Le Goaster Georges 4/7/13 PLZ
2. Bocher Frs 25/7/1912 PLZ	24. Le Gonidec Frse 16/10/12 PLZ
3. Boniort Yves 5/7/11 PLZ	25. Le Gonidec Jean 17/6/14 PLZ
4. Boniort Albert 16/7/12 PLZ	26. Le Leff Anna 21/9/16
5. Boniort Albertine 18/2/15 PLZ	27. Le Leff Henry 11/10/14 PLZ

<ul style="list-style-type: none"> 6. Corlay Léontine 24/3/6 PLZ 7. Corlay Louis 30/8/09 PLZ 8. Féger Louis 2/9/09 PLZ 9. Fichou Guillaume 4/4/10 PLZ 10. Fichou Jean 12/12/07 PLZ 11. Fichou Albert 16/10/13 PLZ 12. Fichou Maria 14/12/18 PLZ 13. Guillou Augustin 20/1/15 Lézardrieux 14. Héry Jean-Louis 8/3/11 PLZ 15. Héry Marie 26/6/16 PLZ 16. Josse Amélie 31/7/05 PLZ 17. Josse Anna 12/10/03 PLZ 18. Josse Félicie 3/12/13 PLZ 19. Josse Mie-Joseph 21/12/00 PLZ 20. Josse Jean -Baptiste 9/01/09 PLZ 21. Le Cor Marie 29/7/03 PLZ 22. Le Cor Louis 13/9/04 PLZ 	<ul style="list-style-type: none"> 28. Louaver Mie-7/2/10 PLZ 29. Thépot Edouard 6/3/18 PLZ 30. Leff Mie 31/5/11PLZ 31. Leff Louise 27/12/06 PLZ 32. Leff Marcelle 20/09/04 PLZ 33. Queffeuou Germaine 27/12/08 PLZ 34. Queffeuou Jean 3/12/13 PLZ 35. Queffeuou Lucienne 23/3/19 PLZ 36. Nicol Suzanne 4/10/07 37. Nicol Mie-Germaine 13/5/05 38. Nicol Mie- Frse 21/7/13 39. Le Goaster Georgette 19/4/11 Saint Malo 40. Hery Anne-Mie 22:7:14 PLZ 41. Feger Mélanie 14/1 08 PLZ 42. Féger Mie-Amélie 18/10/12 PLZ 43. Henri Louise 24/2/20 PLZ 44. Henri François 5/12/17 PLZ 45. Henri Jean-baptiste 12/11/14 PLZ
<p>Quelques uns seront ajoutés un peu plus tard :</p> <ul style="list-style-type: none"> 46. Kerambrun Julienne 10/6/18 47. Kerambrun Denise 16/7/16 48. Kerambrun Adrienne 5/1/20 49. Queffeuou Yves en 1927 50. Queffeuou François en 1927 51. Queffeuou Hyacinthe en 1927 	

*Correspondance
en temps de guerre
(extraits de lettres
des frères Goanvic)*

Lettres croisées des frères Goanvic

Toussaint, Gilles, Alfred et Désiré Goanvic sont 4 frères de Plounez, d'une fratrie de 8 enfants. Leurs parents, cultivateurs à Poul ar Ranet sont décédés jeunes, respectivement en 1907 et 1908.

Les 3 frères aînés sont pourtant mobilisés et le 4ème, âgé de 15 ans, est embarqué sur une goëlette et donc exposé lui aussi au danger de la guerre sur mer. Ils écrivent régulièrement à leur soeur aînée, Maryvonne, qui conserve tout leur courrier.

Gilles, soldat au 70 R.I. de Vitré, décède le 15 janvier 1915, âgé de 24 ans, à l'hôpital de Bourgneuf dans la Creuse ; Désiré, 15 ans, novice sur « La Champenoise » se noie au Havre en janvier 1916 ; Toussaint, incorporé au 71 R.I. de Saint-Brieuc, meurt sur le champ de bataille à Chattancourt, près de Verdun, le 3 juin 1916, à l'âge de 27 ans.

Seul, Alfred, revient vivant.

Leur correspondance -surtout celle de Toussaint- est précieuse et suscite l'émotion. Chacun avec sa personnalité, sa sensibilité, nous donne ses sentiments au fil des jours, sa vision du conflit, décrit sa vie. Ce sont des acteurs de la guerre et des observateurs attentifs. A tous ces titres, Gilles, Désiré Toussaint et Alfred sont des « acteurs de l'Histoire ».

(L'orthographe et la syntaxe d'origine ont été conservées)

La guerre sera courte

Les 3 frères Goanvic pensent au début que la guerre sera courte : « *nous autres n'yront pas au feu* » écrit même Gilles en juillet 1914. « *La guerre ne va pas durer bien longtemps* » dit-il en octobre. Sa soeur Marie-Yvonne lui répond en novembre : « *j'espère que cette maudite guerre ne durera pas longtemps* ». Alfred renchérit en mai 1915 : « *enfin chère soeur cette guerre ne durera pas tout le temps non plus maintenant que l'Italie a commencé ça va aller plus vite* ». Mais le conflit dure. « *Il est temps que cette maudite guerre finisse* » se plaint Toussaint en février 1916. « *Quelle triste guerre tout de même que celle-ci et dire que ça ne finira pas elle continue je ne sais pour quelles raisons* » écrit-il encore en mars. Son frère Alfred, en avril, rajoute : « *il vaudrait que cette maudite guerre finisse parce que saït triste de voir comme ça dure quand même* ». « *On dirait que la guerre durerait plus de 100 ans encore, cependant elle n'a que trop duré car on est très fatigué tous avec elle* » constate Toussaint en avril de la même année et puis encore en mai « *il vaudrait mieux pour tout le monde de voir cette maudite guerre en finir, car les permissions sont bonnes et mauvaises on est content de voir sa famille et son pays mais le plus pire quand on y pense dans quelle vie on retourne de nouveau. On est toujours ici je ne sais pas jusqu'à quand on y restera encore* » écrit Toussaint le 29 mai 1916. Ce sera la dernière fois. Après la mort de Toussaint, Alfred, de Fort de France en octobre 1916 ne peut que dire « *c'est terrible quand même la guerre et devoir depuis le temps que ça dure* ». Leur correspondance s'arrête là.

La censure

La censure s'exerce dans le courrier. Dès septembre 1914, Gilles écrit : « *on n'a pas le droit de parler de la guerre* » ou bien : « *on n'a pas le droit de dire grand chose là te sur sans se la les lettres n'arrivent pas* ». « *Je ne puis te dire le nom de la localité où je suis* » prévient Toussaint en juin 1915 et Alfred rajoute en août : « *à partir de ce soir, on n'aura plus le droit de cacheter les lettres* ».

La langue bretonne

Les informations fournies par les frères Goanvic sont précieuses. Gilles pense en Breton et traduit avec peu de moyens ce qu'il ressent. Il utilise des mots et des tournures proches du Breton : « *la frondirre* »

pour frontière, « *la hotobravité* » pour photographie, « *on a arrivé fait* », « *je suis été* »... Désiré demande à Marie-Yvonne : « *tu me diras si tante Julie sera été chez nous aujourd'hui* ». Alfred, écrit aussi : « *problape* » en mars 15, « *la cabote* » du soldat, « *la dernière lettre que je lui écrit, il ne l'a pas reçu probable* », « *si on irait en Turquie ce serait aussi un voyage toujours* », « *si tu serais content de m'envoyiez quelques sous de mon argent* » ou bien « *à la mort de mon frère j'étais tellement déconsolé que je ne pouvais pas écrire* ».

Le pays

La nostalgie de leur vie passée est grande. « *Là serait été notre affaire d'aller voir encore notre chère commune Plounez que j'aime bien* » écrit Désiré âgé de 14 ans à ses frères et soeurs en novembre 14, le bateau sur lequel il naviguait ayant failli faire relâche à Paimpol. Les frères parlent souvent du cidre qu'ils aimeraient tant boire ; « *si au moins il n'y avait pas eu cette malheureuse guerre, on aurait bu un coup de cidre ensemble. Moi je bois toujours du cidre et Toussaint aussi* » dit Alfred en Décembre 1914. « *On reviendra encore boire du cidre au pays* », ou bien « *j'ai hâte d'aller à la maison pour goûter le cidre* » en novembre 1915.

Le beurre du pays envoyé par colis est le bienvenu. « *J'ai trouvé bon d'avoir un peu de beurre encore depuis longtemps je n'ai pas goûté et les autres, Fenche et Emmanuel Bocher, étaient aussi car ici on partage entre soi* » dit Toussaint en juillet 1915. « *Le beurre est très bon c'est comme s'il serait nouvellement sorti de la baratte* », (Toussaint, octobre 1915), ou bien « *ça me fait du bien un peu de beurre* ». Parfois au beurre s'ajoutent une ou deux gâteries. « *Le beurre s'est bien conservé ainsi que les 2 oranges* » (Toussaint, 16 avril 1916). « *Le beurre était intact et la boîte de sardines aussi* » (Toussaint 15 mai 1916). Dans sa dernière lettre, Toussaint dit encore « *on est content de recevoir quelque chose comme cela surtout un peu de beurre car ici je t'assure on n'a pas de fricot tous les jours loin de là de la soupe et un morceau de viande et encore va voir quelle soupe la ½ du temps c'est simplement de l'eau sans légumes ou rien ; les choses diminuent même le tabac hier on a eu qu'un paquet entre 2* ».

Ils se soucient des travaux chez eux : « *je vous demande, dit Désiré, que si vous avez commencé à tirer des pommes de terre* ».

Toussaint, un observateur attentif

Toussaint observe beaucoup et aime décrire les lieux où il se trouve, les caractéristiques des régions traversées et les différentes façons de vivre : « *Ici dans ce pays de plaine (Somme), c'est très drôle en comparaison de chez nous ; on fait du chemin aisément, 3 à 4 km sans trouver une seule maison puis on arrive et on les trouve groupées dans un seul tas ressemblant à un bourg. Il n'y a aussi ni talus ni rien dans les champs ; on peut entrer par partout, il n'y a pas de passage exprès ; mais ce sont des gens qui sont riches à voir et presque sûr au fond ils le sont aussi; Ce n'est pas rare de trouver dans une ferme 6 à 8 chevaux aussi 2 moissonneuses lieuses et jusqu'à 3 faucheuses en plus pour les foins. Dans ce pays du Nord on ne trouve pas de cidre mais de la bonne bière à 3 sous le litre ; on peut en obtenir aisément* » (1 août 1915). L'Argonne est quant à elle formée « *de vallons avec des forêts presque partout ...; il n'y a presque pas de terres labourables* » (28 novembre 1915). La forêt de la Hesse « *n'est que cailloux et argile tout juste bonne pour les arbres* » (16 avril 1916).

Les dégâts

Les dégâts occasionnés par les combats impressionnent Toussaint : « *Il a dû se passer ici une grande bataille car on a aperçu les ruines complètes d'une ville qui devait être une jolie petite ville ; il ne reste plus que des murailles. C'est ici partout que doit s'être passée la bataille de la Marne* » (5 mai 1915).

« Si tu pourrais voir un peu les dégâts qu'il y a à Arras et dans les villages environnants tu resterais étonnée car jamais tu n'as vu de ruines ni de pays à aspect plus désolé que ces cochons de Boches ont fait avec leur mitraille : ce sont des maisons avec toits défoncés murailles démolies, meubles tout brisés les arbres sont déchiquetés il y a qui sont coupés par la moitié c'est triste à voir. Voilà l'oeuvre des Allemands, l'oeuvre de destruction car en voyant écrits sur les journaux on ne peut pas se donner une idée de ses détails. Si tu verrais encore dans les champs où des gros obus sont tombés des marmites comme on les appelle des trous qui ont 3 à 4 m de largeur et rien qu'avec un seul »(11 août 1915).« Hier j'étais de garde dans une petite ville à 4km environ d'ici mais ce n'est plus que ruines » (4 février 1916).

Des acteurs de la guerre

Les descriptions de la guerre sont aussi présentes malgré la censure *« Je suis de retour depuis hier des tranchées. J'ai été tout près des Boches, à environ 35 ou 40m mais je n'ai vu aucun. Je t'assure que les obus pleuvaient à droite et à gauche »* (Toussaint, juillet 1915).

Dès décembre 1914, naviguant en mer du Nord à bord de la *Champenoise*, Désiré évoque *« les mines sous-marines et les bombardements de villes écossaises par un croiseur allemand »* En février 1915, il leur est recommandé de *« mettre un pavillon neutre, comme Danemark ou Italien à la place du Français »* ; cela n'empêche pas *« les sous-marins allemandes de couler même les petits bateaux de pêche »* précise Désiré.

Toussaint, soldat du 71RI de Saint Brieuc, parle beaucoup des combats terrestres : *« Ici, on aura vu ce qu'on avait pas vu avant : des avions toujours je n'avais jamais vu mais ici on les voit par demi douzaines. Tu les vois aller au dessus des lignes des Bôches alors on entend le canon exprès pour eux tirer dessus puis on voit des fumées blanches et un bruit sourd à leur droite et gauche occasioné par l'éclatement des obus qu'on lance contre eux. Les Bôches reçoivent aussi la même façon d'agir quand s'aventurent trop au dessus des nôtres je n'ai jamais vu en descendre aucun et cependant ça arrive quelquefois, les Français surtout ont des canons qui tirent très juste »* (29 juillet 1915). Un mois plus tard : *« Je suis toujours en Argonne dans la deuxième ligne ou nous restons 3 jours puis on ira dans la première. Pendant ces jours passés, le secteur a été assez tranquille il n'y a que les bombes et les grosses marmites qui tombent près de nous. Le canon 75 tire aussi des rafales pendant des demi heures sans cesser. On n'entend alors rien que le bruit et le sifflement des obus passant au dessus de nos têtes en déchirant l'air. C'est terrible la guerre quand-même , vous ne pouvez pas là au pays se faire une idée de ce que c'est »* (26 août 1915). Et encore un mois plus tard : *« L'autre jour, le 8 au matin, ils ont attaquer on a passer ce jour là une terrible journée le matin ils ont commencé à bombarder nos lignes avec de grosses marmites qui faisaient un bruit infernal sans discontinuer ils continuaient à les jeter pendant 3 heures de rang. On ne vivait que parmi la fumée. En venant donnant la main à (des) camarades qui étaient en 1ère ligne, il y en a un qui est tombé dans la prairie en face de nous qui a levé la terre en haut à plus de 15 m et un trou capable de de mettre 4 à 5 chevaux sans mentir. Quand une comme ça tombe près d'un homme, tu vois comme il est propre. Avec ça ils avaient employé aussi du gaz asphyxiant. Je n'avais jamais encore senti l'effet de ces gaz. Heureusement qu'on avait des masques pour préserver la bouche et le nez et des lunettes contre les yeux qui si on n'a pas continuent à pleurer et devenir rouge et brûler par le produit et ce poison à la gorge (donne ?) des sensations d'étouffement un peu ; mais je n'ai pas été indisposé après quand même heureusement. »* (13 septembre 1915) Une dizaine de jours après, Toussaint se livre un peu plus : *« C'est vrai qu'on n'est plus beaucoup au 71 mais pas tout même comme tu me disais heureusement. Le 48 avait été plus éprouvé. Oui on en voit de terribles ici, je t'assure mais j'ai confiance et foi en la grâce du Bon Dieu et de ses Bons Saints et je n'ai pas tort. Hier j'ai été bien protégé par lui pendant que j'étais de corvée pour aller chercher le café à mes camarades, une bombe est tombée*

sur mon escouade et qui a tué 3 de mes pauvres camarades. C'est triste et terrible aussi : un quart d'heure avant c'était trois jeunes garçons plein de vie et à mon retour, ils étaient morts, rien en moins que ¾ heures au plus. J'ai pas été au repos encore et voilà cependant 15 jours de rang depuis qu'on est aux tranchées sans pouvoir presque dormir, on est bien fatigué. » (24 septembre 1915). Début 1916, Toussaint continue de livrer ses observations : « C'est surtout hier dans la journée et avant hier soir qu'ils ont beaucoup tiré ces maudits Bôches presque à chaque deux heures d'intervalles ils nous envoyaient 5 ou six obus à la fois. On a couchés dans la cave pendant cette nuit là en compagnie de civils qui s'y étaient réfugiés aussi : femmes enfants tout le monde. Il y avait une jeune fille qui était à moitié folle par la peur. Je ne sais pas quelle idée que des sacrés Bôches ont eu à bombardé ce pays qui n'avait jamais été fait encore ce doit être quelque espion qui a du leur faire savoir qu'il y avait de la troupe là dedans mais en même temps ils peuvent aussi faire du mal aux vieillards et enfants ainsi qu'aux femmes. La Bretagne peut s'estimer heureuse quand même et protégée par Dieu de ne pas connaître les horreurs de la guerre comme les habitants de partout ici qui ne veulent qu'au dernier moment bien entendu quitter leurs maisons». (12 février 1916). Un mois plus tard, le 8 mars il écrit : « Ca a été dur du côté de Verdun ces jours ci comme tu as du voir sur le journal on entendait que le roulement du canon sans discontinuer et devant nous autres aussi je ne sais pas ce que les Bôches voulait faire au juste mais en tout cas ils n'ont fait que perdre du monde et aussi nous faire à nous de le faire aussi malheureusement. Nous n'avons pas été en tranchées encore mais tout près des lignes nous travaillons jours et nuits à mettre des fils de fer sous des bombardement violents des fois » et huit jours plus tard, le 12 mars : « Les Bôches ne cessent toujours pas de nous bombarder pendant notre travail la cause un peu c'est qu'on est aussi tout près des pièces de canons français et en essayant de tirer dessus ils le font aussi sur nous. Hier on a abattu 2 avions bôches il y en a un qui est tombé dans un bois tout près de nous à moitié écrasé en tombant le pilote était mort d'une balle de mitrailleuse que un des nôtres lui avaient tirés , l'autre a pu s'enfuir vers les lignes et a atterri presque entre les 2 lignes. Aujourd'hui ils sont encore au dessus de nous encore il y a des autres encore qui lui donne la chasse on entend en l'air les mitrailleuses des deux avions bôches et français qui marchent il y aura encore presque sur quelqu'un de descendu encore presque sur. Ils jettent aussi des bombes sur le village voisin ils pensent qu'il y a des troupes en dedans et c'est pour cela qu'ils le bombardent ainsi que la voie ferrée qui va à Verdun pour essayer de couper la voie. Etant dans le village pendant deux ou trois jours de repos que nous avons été y prendre parce qu'on ait fatigué souvent étant nuit et jour au travail »

«Les conditions de vie sont terribles.»

Là encore, Toussaint rend fidèlement compte des dures conditions de vie du Poilu : « Hier nous n'avons rien fait et aujourd'hui seulement nous avons fait la corvée de lavage pour nettoyer ses effets qui étaient bien sales. Ils étaient remplis de terre et ce n'est pas bien étonnant vu qu'on couchait sur la terre dans les tranchées et de la pluie il tombait beaucoup ces jours là. Alors c'est dégoûtant d'être dans des abris comme ça c'est presque le plus grand mal qu'on a là dedans que d'être mouillé » (29 juillet 1915). « Nous logeons dans un bois dans des cabanes creusées dans la terre et confectionnons avec des arbustes et des branches nous sommes assez bien dedans. Aujourd'hui on nous a donné de la paille fraîche je voudrais bien rester comme ça jusqu'à la fin de cette guerre mais malheureusement on ne le fera pas » (20 août 1915). « je t'assure que ça nous fait du bien de recevoir quelque chose comme ça ici, on a que du boeuf et de la soupe toujours mais c'est qu'on se fatigue à avoir toujours la même chose continuellement ; il n'y a que de rares fois qu'on nous donnent du rata aussi mais pour la plupart des fois qu'on nous en donnent c'est des patates cuites à l'eau presque » (20 octobre 1915). « Nous travaillons à toutes sortes de travaux : construire des tranchées, poser du fil de fer et surtout nettoyer la tranchée

quand il a plu car alors elles sont remplies de boue et d'eau ; si on ne le faisait pas elles deviendraient vite impraticables surtout ici la terre est composée d'argile dans lequel l'eau ne filtre pas et reste à la surface. Nous regrettons encore notre cabane de bois quand nous étions en repos car là on pouvait faire du feu pour se chauffer ; ici on ne peut pas faire car on est trop ..près de la première ligne on verrait la fumée et on serait vite repérer ce qui nous occasionnerait un bombardement de la part des Bôches ce qu'on veut éviter » (16 novembre 1915) ». « Depuis 3 ou 4 jours il fait un bien, vilain temps tous les jours et nuits de la pluie aujourd'hui même il a tombé de la neige où qu'on est l'eau les traverse aussi aisément il n'y a que la terre pour servir de couverture sur les toits mais en 1ère ligne c'est plus pire encore car on est complètement en dessous. » (15 novembre 1915)

(Promesses de) permissions et peaux de mouton apportent un maigre réconfort : « Tu me dis que peut être aussi je pourrais avoir une permission oui c'est vrai que j'en ai droit aussi à mon tour après six mois de front que j'aurai vers le milieu de décembre mais j'ai le temps d'attendre longtemps encore car il y en a beaucoup qui sont depuis le mois d'octobre 1914 et qui n'ont pas été encore ce sont ceux là comme de juste qui partent les premiers comme Yves André est aussi de ce nombre, peut être maintenant en hiver il y aura des détachements plus nombreux dans lesquels le nombre de permissionnaires seront aussi plus nombreux. Cette fois ci il en part 10 par Compagnie tandis que dans les autres détachements il ne partait que 2 ou 3 tout au plus si ça continue on ira encore assez vite mais ce n'est pas des permissions qu'il faudrait malheureusement c'est la fin de cette abominable guerre qui dure depuis si longtemps ; en tout cas une permission ne fait pas de mal au contraire on aime bien toujours à revoir son pays son clocher comme on dit » (19 novembre 1915. « Heureusement encore qu'on nous a donné à chacun de nous une peau de mouton qu'une fois vêtu tient le corps chaud. On est drôle avec ça mais ça ne fait rien du tout ici, vaut mieux l'utile à l'agréable ; elles n'ont qu'un inconvénient, c'est d'être un peu embarrassant surtout quand elles seront mouillée. » (28 novembre 1915)

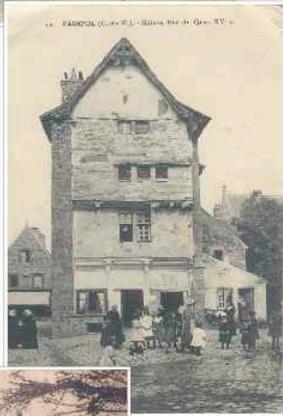
Le moral de Toussaint s'en ressent. : « On a fait trop déjà à tuer du monde ; à la fin du compte on ressemblera aux sauvages puisque comme eux on ne vit que pareillement à leurs manières. » (avril 1916)

Ils se font critiques vis à vis des journalistes et de ceux restés à l'arrière :

« Les journaux mettent bien des blagues à propos des poilus ; qu'ils viennent ici nous remplacer les journalistes et ils verront si on est pas content tous de voir ça finir ». (Toussaint, 5 mai 1916). Alfred de passage à Bordeaux avec son régiment, en mars 1916, constate que la vie continue sans eux : « s'il fesait au moins si beau la bas dans les tranchés, alors les pauvres soldats n'aurait pas tant de misère comme ils ont, et avec cette maudite guerre si qui dure toujours, sais malheureux quand même de voir comment qu'elle dure, sans cela tout le monde serait heureux à la maison, et aprésant sais la misère partout, et encore dans les grandes villes comme Bordeaux ici on ne dirais pas qu'il y aurais la guerre on entend le pianot sonné dans presque tous les débit, sais honteux de voir même ».

Quatre jeunes gens de Plounez se sont ainsi retrouvés au coeur de cette tragédie que fut la « Grande Guerre » et en ont décrit le quotidien dans des lettres qu'ils ne destinaient qu'à leur soeur aînée. Mais cette correspondance privée, pieusement conservée, constitue aujourd'hui bien plus qu'un fonds d'archives familiales ou locales, c'est un témoignage émouvant sur la vie du pauvre Poilu et une autre façon de dire ce qui est gravé sur le monument aux morts de Gentioux (Creuse) : « Que maudite soit la guerre ».

Correspondance en temps de guerre



cartes échangées entre des mobilisés et leurs familles



Echanges épistolaires pendant la guerre.

Au dos d'une cartee : « Puis-je compter sur vous pour faire une polka dimanche à Plounez ou lundi à Lézardrieux? Si oui, présentez-vous. » (carte non datée)

Dans une lettre ont été collées quelques fleurs cueillies au printemps 1916.

Dans une autre est conservé un petit calendrier (1914) vantant un apéritif bien connu.

La guerre en chantant
(extraits de cahiers de
chansons)

La Guerre en chantant



Le Français

CAHIER

de *Recueil*
de *Chansons*

APPARTENANT

au *Mal des P. Le Corvidee*
du *No 1e 24e Tragners.*

COURS

Lecation de Boisfleury
1919. 1919

L. G. 82

LA GUERRE EN CHANSONS

La guerre n'empêche pas de chanter, sauf, bien sûr, dans les familles endeuillées.

Pendant la guerre, à Plounez comme ailleurs, un répertoire breton traditionnel continue d'être transmis ; ce sont des gwerziou (complaintes) apprises auprès de colporteurs ou en famille, des chansons d'amour, des chansons pieuses ou amusantes entonnées à la veillée, au travail, en se déplaçant ou lors de repas (repas de mariage par exemple).

Des chansons françaises traditionnelles ont encore du succès, mais les chansons de Botrel et toutes les autres chansons « à la mode », colportées de marché en pardon, sont de plus en plus entonnées par les jeunes et les moins jeunes.

On chante aussi des chants patriotiques appris à l'école ou transmis par les enfants à la maison. Ces chants exaltent les héros passés, glorifient les 3 couleurs, s'apitoient sur le triste sort de l'Alsace-Lorraine après la défaite de 1870 et appellent à la revanche.

La situation militaire de la France avant la guerre puis la guerre elle-même vont inspirer aux auteurs compositeurs des titres innombrables ; les chanteurs de rue, reprenant des airs connus, vont aussi déborder d'imagination : chansons de départs ou de retours de soldats, chansons d'amours contrariées par la guerre, chansons exaltant le sens du devoir et du sacrifice, chansons héroïques, tragiques, moralisantes, quelques unes même satiriques, on trouve de tout.

Cinq cahiers de chansons ont été consultés : 2 cahiers de jeunes filles qui ont transcrit leurs chansons en 1913 et 1914, et 3 cahiers de soldats couvrant les années 1914-1919. N'ont été retenues ci-dessous que les chansons en rapport avec la guerre ou la vie militaire. Elles sont toutes en français et ne représentent certainement qu'une petite partie de ce qui était connu et chanté.

Les chansons ont été classées de la façon suivante :

- 1) Les « Chansons revancharde », apparues après la défaite de 1870 et la perte de l'Alsace Lorraine.
- 2) Les chansons liées à la vie militaire en France ou dans les colonies (Tonkin, Afrique etc.) 1870-1914
- 3) Les chansons inspirées par la guerre 14-18 elle-même.

1. LES CHANSONS REVANCHARDES à partir de 1870

Les Quatre Rubans de l'Alsacienne [« chanson de revanche » datant d'après la défaite de 1870]

Dans ses cheveux, les rubans seront bleu, blanc, rouge, et aussi noir car l'Alsacienne est en deuil de sa Patrie.

L'Officier Allemand [Un soldat allemand dont la femme est morte en couches, demande à une femme lorraine d'allaiter son enfant. On imagine la réponse] :

*Passe ton chemin, ma mamelle est française,
Mes enfants chanteront plus tard la Marseillaise.*

Dors, mon chéri [chanson revancharde de 1890 : un orphelin de père et mère tués par les Uhlans s'écrit sur la tombe de ses parents] :

*Du grand réveil, il n'est pas l'heure encore,
Dormez en paix, dormez jusqu'à l'aurore,
Nous sommes prêts à venger le pays.*

La prise du drapeau [autre chanson revancharde : Lors du siège de Paris en 1870, un enfant de 13 ans se mêle à des soldats français au cours d'une attaque et s'empare d'un drapeau allemand :]

*Les ennemis partout cernaient la ville
Pourtant Paris ne capitulait pas
Se défendant partout cent contre mille.
Un soir la foule vit accourir un enfant
Qui revenait tout seul des citadelles
Montrant à tous l'étendard allemand*

...

*Mon père [dit-il] est mort pour servir le pays.
Bien résolu sans rien dire à ma mère,
Pour le venger ce matin je partis.
... Je veux servir notre France chérie;*

....

*Mais laissez-moi sortir un seul instant
Car ce drapeau que j'offre à ma patrie
Je voudrais bien le montrer à maman.*

Jeanne d'Arc [hommage à l'héroïne lorraine qui chassa l'ennemi hors de France.]

*Honneur du bon pays lorrain
O Jeanne la guerrière
Qui vas souvent le front serein
Sur ton cheval d'airain,
Exauce la prière
De la patrie en pleurs
O Jeanne la guerrière
Bénis les 3 couleurs*

Le maître d'école alsacien [chanson revancharde : en Alsace, un maître d'école continue, prudemment, de parler la langue française désormais interdite] :

*La patrouille allemande passe
Baissez la voix mes chers petits
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.*

[Et il encourage ses élèves à parler français] :

*Ce soir quand vous joindrez vos mains [pour la prière]
Parlez la langue de vos pères
Qui sont tombés sur vos chemins!*

2) LA VIE MILITAIRE EN FRANCE ET DANS LES COLONIES (1870-1914)

Le Bat.' d'Af. [Chanson évoquant la rigueur et la clémence du *Bat. d'Af.* envers un jeune de 20 ans parti combattre en Afrique]

Le Régiment de Sambre et Meuse [air martial bien connu]

*Le Régiment de Sambre et Meuse
Marchait toujours au cri de Liberté*

*Cherchant la route glorieuse
Qui mène à l'immortalité.*

La catastrophe de Toulon, l'explosion de la Liberté (1911) [Complainte de rue (1911) très populaire, à chanter sur l'air de *La Paimpolaise*]

Ma Tonkinoise [Chanson de la guerre du Tonkin encore fraîche dans les mémoires]

*Pour que je finisse mon service
Au Tonkin je suis parti...*

Les 3 Officiers [chanson mettant en scène Napoléon le Grand qui, en compagnie de 2 officiers, teste une jeune recrue qui est de garde. Mais ce dernier obéit aux consignes, refuse l'argent proposé et méprise les menaces] :

*Halte-là ,qui vive ! criait le militaire
Halte-là qui vive ! vous ne passerez pas
Halte-là, halte-là !Vous ne passerez pas*

[Finalement Napoléon récompense le jeune homme en le décorant de la croix d'honneur. Le soldat s'exclame] :

*Ah! que dira ma bonne et tendre mère
Quand elle verra ma décoration?
La croix d'honneur pour pendre à ma boutonnière,
La croix d'honneur brillera sur mon front.*

3) CHANSONS MILITAIRES ET PATRIOTIQUES (1914 et années suivantes)

Eveillez-vous la belle [chanson préparant les jeunes femmes au départ de l'être aimé]

*Eveillez-vous la belle
Je viens vous avertir
La patrie me rappelle
Adieu il faut partir.*

L'amour d'une blonde [chanson de soldat qui s'apparente à un chantage : aime-moi sinon je fais un malheur] Bizarement, c'est un appel aux femmes : vous n'avez pas le droit de ne pas aimer un soldat mobilisé qui vous courtise, sinon c'est un soldat perdu pour la France :

Un soldat éconduit par son amante déserte et tue son capitaine. Avant d'être fusillé, il demande ceci :

*«On mettra mon coeur dans une belle serviette blanche
On l'enverra à Paris rejoindre ma bonne amie
Quand elle verra mon coeur, elle versera des pleurs. »*

Chanson de route du Bataillon de Saint-Lô [en l'honneur de la Belgique résistante en 1914.]

*Salut à la Belgique
Ce peuple héroïque
Qui a combattu
Les casques pointus
Pour protéger la France
Pleins de vaillance
Ont lutté en héros
Admirons leurs drapeaux.*

La lune vous regarde [Chanson du tout début de la guerre. La nuit, la lune « observe » aussi bien les amants se dire des serments que les voleurs rôder autour des maisons ou les puissants préparer leurs guerre] :

*Quels sont là-bàs, en silence,
Ces noirs bataillons qui s'avancent?
Ce sont des soldats presque enfants
Que l'on arrache à leurs mamans
Fais ton devoir Petit Pioupiou!*

Gloire à Pégoud [aviateur français abattu en 1915. Chanson sur feuille volante recopiée à la main.]

Dans les Fossés de Vincennes [Chanson très connue. L'espionne va être exécutée sur l'ordre de son amant]

La femme du mobilisé [recopié d'une chanson sur feuille volante qui fustige l'infidélité des femmes de soldats.

- | | |
|---|--|
| 1. Nos poilus s'en vont. Le cafard au front,
Trottine parmi leur cervelle :
« A l'arrière l'on voit la gaieté, la joie.
De la guerre nul ne s'en aperçoit:
Concert, cinéma, casino
Sont pleins de badauds
Qui ont la vie belle.
Nos femmes ressentent des désirs,
Elles ne pensent qu'à s'offrir ce qui leur fait plaisir,
Elles rigolent des communiqués,
Les p'ites femmes des mobilisés. | 2. Elles rigolent et leurs maris s'affaissent
Là-bas dans la grande fournaise.
Elles se payent des toilettes et des flaflas
Et ne songent pas aux misères des soldats
Elles chantent l'ivresse de leur vie,
Elles sont jeunes et sont jolies,
La guerre peut bien durer toujours
Elles s'en foutent et ne pensent qu'à l'amour. |
| 3. Le poilu obtient une perm' un matin,
Chez lui vite il se précipite
Il voit dans le dodo, délicieux tableau,
Sa femme dans les bras d'un sergot.
Un autre trouva sa moitié
Le ventre ballonné il s'enfuit bien vite.
Un troisième trouva son logis
Vide on lui apprit que sa femme avait fui.
Nos poilus philosophiquement
Disent nos femmes s'embêtent pas certainement. | 4. Mon vieux il ne faut pas s'en faire,
Bientôt finiront nos misères.
Nos femmes se payent de l'agrément
Elles nous font cornards, c'est évident.
Nous souffrons et nos femmes s'amusement.
C'est la guerre elles en abusent,
Mais quand viendra notre retour,
Nous les ferons cocues à notre tour. |
| 5. Laissons aux farceurs aux bonimenteurs
Toutes les gaités de la guerre.
Ce que nous voulons, les poilus du front,
C'est la paix, la ferme aux canons!
Et quand le bonheur reviendra, que disparaîtra
Cette horrible guerre,
Des femmes nous saurons nous venger
Et pour se marier elles pourront se fouiller.
Elles se traîneront à nos genoux
Mais nous leur dirons d'un p'tit air doux. | 6. Quand j'étais parmi les bataille
Le feu le sang et la mitraille
Mesdames vous pleuriez des amants
Sans vous soucier même du cœur de l'absent
Maintenant que nous sommes les maîtres
Vous serez cocues, il faut l'admettre
Car vous l'aurez bien mérité
Jolies petites femmes des mobilisés. |

L'Aviateur [Un enfant orphelin de mère va maintenant perdre son père aviateur de guerre dans un combat aérien].

*De ses grands yeux fouillant le firmament
Depuis ce temps l'enfant dit tristement :
« Petit père est dans les nuages
Tout là-haut, la-haut dans les cieux.
Il faut croire qu'il a été bien sage:
On l'a gardé près du Bon Dieu. »*

Chargez! [chanson du régiment de dragons]

*« Chargez, sabre au poing, bride aux dents
Vaillants dragons, fils des tempêtes... »*

Le roi des descendeurs [histoire d'un mauvais garçon de Paris qui « lave son honneur » en tombant en héros du côté de Verdun.]

L'amant condamné [Soldat injustement condamné à être fusillé va être grâcié après l'intervention de son amante auprès du général. Chanson d'amour en temps de guerre.]

Vive l'Italie [Un hommage aux deux soldats italiens, petits fils de Garibaldi, « héros de l'Argonne morts au champ d'honneur », Costante en 1914 et Bruno en 1915]

Le Clairon [Le Clairon, un vieux brave est frappé d'une balle en sonnant la charge. Ce n'est qu'une fois l'assaut lancé qu'] :

*« Alors le clairon s'arrête
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir. »*

Le martyr de Miss Gavell [Chanson copiée d'une chanson sur feuille volante sur l'air de *La Paimpolaise*. Une jeune infirmière anglaise accusée d'espionnage par les Allemands est condamnée à mort] :

*Les Alliés étaient ses frères
Ses protégés et ses amis
Et cependant comme infirmière
Elle soignait les ennemis.
Mais les Allemands toujours méfiants
Dans leur haine et par jalousie
Lâchement firent arrêter
Miss Cavell que par ironie
Ils voulaient faire condamner.
....
Sans pitié pour la pauvre fille
Le roi Boche et lâche empereur
Ordonna : « je veux qu'on fusille
Cette espionne anglaise de coeur. »*

On dansait l'tango [Sur l'insouciance d'avant la guerre, chanson « à la mode » des villes]

*Avant le fameux coup qui déchaîna sur nous
Cette guerre dont on ne voulait pas du tout*

...

*On dansait l'tango et le rouli-rouli
Le jour autant que la nuit
On se tortillait des hanch' en se lançant
En arrière et en avant .
On s'pressait les mains,
On s'écrasait les pieds
En sautant comm' des toqués.
On n's'occupait pas des affair' du pays
On dansait l' rouli-rouli.*

[mais qu'en était-il à Plounez?]

Les titres des feuilles volantes évoquent toutes la guerre en cours :

Fleurs de tranchées (sur l'air : La viande à soldats)

Quand viendra la paix (sur l'air : Le temps des cerises)

*Ah! Quand reviendra après cette guerre
La paix que chacun attend tant rêveur
Quelle bonne affaire
Nous retrouverons nos femmes et nos mères
Heureux d'encore vivre et la joie au coeur
Ah! Quand reviendra après cette guerre
La paix que chacun attend tant rêveur*

Sous les murs de Verdun (sur l'air : Sous les ponts de Paris)

*Sous les murs de Verdun
De leurs soldats défunts
Ces Allemands pourront compter leurs tombes
Car nos Poilus en font une hécatombe...
On va les voir s'enfuir
Il est temps d'en finir
Que nos Poilus n'en épargnent aucun
Sous les murs de Verdun!*

L'homme aux guenilles: histoire d'un cheminot méprisé de ses compatriotes mais qui, capturé par les Prussiens, préfère la mort plutôt que de guider l'ennemi vers le pays qui l'a chassé.

Rien n'est trop beau pour un poilu

*« Quand les poilus descendent du train venant du front
Ce qu'ils veulent et demandent, c'est l'amour à foison
petite femme /gueuletons joyeux / vins poudreux / ivresses, caresses etc. »*

Femmes de mobilisés (sur l'air *Poupée Jolie*) [Chanson indignée contre les femmes infidèles] :

*« A ces femm's indign', ces bass' fill' d'amour
Au lieu d'leur donner des allocations
On devrait les coffrer sans hésitation
Tous les honnêt' gens sont de cet avis
Qu'ils soient d'la campagn', qu'ils soient de Paris. »*

*Je suis un marin fidèle,
Jamais je ne t'oublierai.
Je suis un marin fidèle,*

*Souvent sujets à changer
Les marins sont infidèles,
Souvent sujets à changer. »*

*« -Ne crains rien ma Louison
C'est demain que nous partons
J'entends le clairon qui sonne
Il n'y a plus de retardement
Embrasse-moi, ma mignonne,
Console-toi, bel enfant. »*

*Adieu donc, cher matelot,
Que Dieu conduise ton vaisseau!
Que je vais souffrir de peines
En attendant ton retour!
Ma douleur, tu es extrême
Adieu donc mon cher amour.*

Refrain de jeunes recrues arrivant à Coëtquidan [collectage J.D.]

*J'aime la Meunière
Du Moulin à vent
Et la cantinière
Du camp d'Coëtquidan*

Chanson de Craonne [refrain chanté par Joseph Henry, Kergoat, Plounez, qui l'avait appris avec son père, ancien combattant 14-18.]

*C'est à Craonne sur le plateau
Qu'on doit laisser sa peau
A votre tour, messieurs les gros,
De monter sur le plateau,
Car si vous voulez la guerre,
Faut la payer de votre peau !*

A PART ÇA, QUE CHANTAIT-ON ?

Les cahiers consultés donnent de très nombreux titres, certains encore très connus aujourd'hui, d'autres moins. En voici quelques uns, « en vrac ». On ne trouve aucune chanson écrite en breton.

*La Délaissée – Petite Poupée jolie – Femmes que vous êtes jolies – La Madelon – Je vous aimais, n'y pensez plus – C'est la vieille Mathurine – L'Africaine – Les garçons sont trompeur -- L' habit à papa (!) -- Les fleurs de l'hyménée -- Le gamin d'Paris – Les cartes ne mentent jamais – Proserpine – Le cidre Paimpolais – Dors mon Chéri – Suzette – Dors mon gars – La Fiancée du Matelot – L'étoile d'Amour – Bretagne et Venise -- Viens, Poupoule – La Valse brune – Kenavo – La Paimpolaise – Le Gilet de Laine
etc. etc. etc.*

Sur une grande affiche imprimée à Paris en 1918 ou 1919, on trouve une chanson qui glorifie le Poilu, à qui revient finalement le mérite de la victoire. [voir photo]

Titres divers (collectage J.D., maison retraite de Paimpol, résidente native de Plounez, 1981)

Les 3 couleurs [Chanson de la Revanche évoquant le siège de Paris en 1870]

- | | |
|---|---|
| <p>1. <i>Il pleut, il vente, c'est décembre
Paris assiégé se défend
Dans une misérable chambre,
Un père embrasse son enfant.
Sur un grabat, la mère pleure
Soudain le tambour a battu.
Le père sort, disant : « C'est l'heure.
-Oh, dit l'enfant, reviendras-tu?
-Oh fillette chérie, sèche, sèche tes pleurs
Je pars pour la patrie et nos 3 couleurs. »</i></p> <p>3. <i>Un an après, l'anniversaire
De ce triste jour arriva.
La fillette dit à sa mère :
« Où repose donc mon papa?
Je veux, ajouta la mignonne,
Que tu me donnes de l'argent
Pour lui porter une couronne.
Mon papa sera content.
-Je n'en ai pas, ma chérie, pour lui porter des fleurs
Au nom de la patrie et de nos 3 couleurs. »</i></p> | <p>2. <i>On lutte avec acharnement
On sort en ordre de bataille
Le canon crache la mitraille
« En avant, Français, en avant! »
La pauvre enfant est orpheline,
Au premier rang son père est mort
Et c'est au pied de la colline
Que pour toujours le héros dort.
« Ton père, ô chérie, comme les nobles coeurs
Est mort pour la patrie et nos 3 couleurs.</i></p> <p>4. <i>Et de ses chiffons, la fillette
De sa poupée en un instant
Fit une coquette toilette
Tout de rouge de bleu et de blanc
Et l'enfant au mauselée
Des martyrs de si durs combats
Au lieu de fleurs mit sa poupée
En murmurant tout bas
« Accepte ma poupée, dit-elle avec des pleurs
Pour toi je l'ai drapée avec nos 3 couleurs. »</i></p> |
|---|---|

Il Faut mettre les voiles au vent [collectage J.D. Plounez 1978, chanson d'adieux.]

- | | |
|---|---|
| <p>1. <i>« Il faut mettre les voiles au vent
Et te quitter cher amant
C'est la loi qui nous appelle
Elle a besoin des marins
Elle nous cherche pour sentinelle
Nous partons demain matin.</i></p> <p style="text-align: center;"><i>« -Ne crains rien ma Louison.
C'est demain que nous partons
J'entends le clairon qui sonne,
Il n'y a plus de retardement
Embrasse-moi, ma mignonne,
Console-toi, bel enfant. »</i></p> <p>3. <i>« Quand je serai éloigné
Tu auras de mes nouvelles
O ma charmante beauté.</i></p> | <p>2. <i>-Ah ! que dis-tu cher amant,
D'où vient-il ce changement?
Après toutes les promesses
Que tu m'as faites tant de fois
Tu délaisses ta maîtresse
Qui brûle d'amour pour toi. »</i></p> <p>4) <i>-Quand tu seras éloigné
Quelque belle gagnera ton amitié
Les marins sont infidèles</i></p> |
|---|---|

Quelques pages d'un cahier de chansons d'un poilu
(coll. Part.)

La prise d'un drapeau

LA VIE DU MATELOT

1^{er} couplet
 Qui peut mettre sa main sur le moulin
 Qui aime que de la guerre on se tienne
 Et qui fait que de bon
 On se fait sauter
 Et qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

Les trois

1^{er} couplet
 C'est par là que
 On va passer
 Et qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

1^{er} couplet
 Ah le bon
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

Jeanne D'arc

1^{er} couplet
 Je suis née en France
 Et j'ai été
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

FRANCE

TASTROPHE DE TOULON

L'EXPLOSION DE LA "LIBERTÉ"

Complainte d'actualité.

Air: LA PAIMPOLAISE

1^{er} couplet
 C'est le malheur le plus terrible
 Qui nous a vu à Toulon
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

Le maître de école alsacien

1^{er} couplet
 Le maître de école
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

CHANSONS DE ROUTE

1^{er} couplet
 Salut à la Belgique
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

L'officier Allemand

1^{er} couplet
 Puis ce capitaine
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

Le Régiment de

1^{er} couplet
 Tous ces fils de la Gault
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot
 Qui aime à se battre
 C'est un matelot

Prix : 1 franc

TOUT PARIS QUI DANSE

NOUVEAUX SUCCES DES CONCERTS DE PARIS

LA CHANSON DU BONHEUR

Paroles de **LOUIS HENRY**
Musique de **LOUIS HENRY**
Éditée par **MESNARD**

Chanson à succès

1. C'est un poilu, soldat de France
Qui sans peur marchait au combat,
Bravant la lutte et la souffrance,
Le poilu était toujours là!
Le sac au dos couvert de terre,
Oui, c'est lui qui fit nos succès
C'est lui qui va gagnée la guerre,
Le poilu, le soldat français. !.

Qui a gagné la Guerre ?

Paroles de **LOUIS HENRY**
Musique de **LOUIS HENRY**
Éditée par **MESNARD**

1. C'est un poilu, soldat de France
Qui sans peur marchait au combat,
Bravant la lutte et la souffrance,
Le poilu était toujours là!
Le sac au dos couvert de terre,
Oui, c'est lui qui fit nos succès
C'est lui qui va gagnée la guerre,
Le poilu, le soldat français. !.

C'EST UNE GOSSE BARBANTE !

Paroles de **LOUIS HENRY**
Musique de **LOUIS HENRY**
Éditée par **MESNARD**

1. C'est un poilu, soldat de France
Qui sans peur marchait au combat,
Bravant la lutte et la souffrance,
Le poilu était toujours là!
Le sac au dos couvert de terre,
Oui, c'est lui qui fit nos succès
C'est lui qui va gagnée la guerre,
Le poilu, le soldat français. !.

Édité par **MESNARD**, 11, rue de Valenciennes, PARIS

Feuille volante format affiche (83cm x 58cm) éditée juste après la guerre et ramenée de Paris par Louis Henry à sa démobilisation. L'originalité de la chanson « Qui a gagné la guerre? » est de mettre en avant le rôle du Poilu dans la victoire, avant celui des grands chefs (le Tigre, Wilson, Foch ,Pétain ...) et avant celui des Américains. Le vrai vainqueur :

*C'est U'poilu, soldat de France
Qui sans peur marchait au combat,
Bravant la lutte et la souffrance,
Le poilu était toujours là!
Le sac au dos couvert de terre,
Oui, c'est lui qui fit nos succès
C'est lui qui Va gagnée la guerre,
Le poilu, le soldat français. !.*

Le monument aux morts

FÊTE DU 6 MARS 1921

Inauguration du Monument des Morts pour la Patrie

Pour la quatrième fois depuis l'armistice, Plounez a célébré le 6 mars ses morts de la grande guerre, et tout le monde a pu constater que leur souvenir reste parmi nous plus vivant que jamais. C'était l'inauguration du beau monument érigé sur le cimetière à leur mémoire et jamais glorieuse et haute. Ce monument de belle pierre de fin granit de Kersanton, se dresse superbe en ses lignes sobres devant le grand calvaire, face à la grille d'entrée, et est le plus bel ornement du cimetière si beau pourtant par ailleurs.

Un fier coq gaulois le surmonte, avec, à ses pieds, une croix en bronze scellée dans la pierre. En-dessous de la pyramide, sur les cotés du magnifique bloc qui lui sert de socle, se trouvent les plaques de marbre blanc, portant gravés en lettres d'or les noms des 80 enfants de Plounez morts pour la Patrie; aux angles 4 gros-obus. Trois rangées de gradins surélevent le tout et en font un ensemble qui a tout à fait grand air. Disons tout de suite qu'un artiste de talent, bien connu à Plounez, avait présidé à sa décoration, qui fut trouvée magnifique et de bon goût.

À l'église également, tout avait été préparé comme pour les fêtes les plus solennelles : fleurs et plantes vertes, drapeaux tricolores et autres ornements donnaient au vaste et bel édifice une parure qu'il ne revêt qu'en de rares circonstances. Au-dessus du grandiose monument du transept, une longue banderole se détachait avec les mots suivants : DA ZOE MA INE, HA D'AM BRO MA BUE. Ces paroles n'étaient-elles pas comme un résumé de toute la fête ?

Aussi bien, le programme était-il fait pour rallier tous les suffrages, la cérémonie devant être à la fois religieuse et patriotique. C'est ce que rappelait encore une grande pancarte « Dieu, Patrie, Gloire aux Morts » apposée au-dessus de la grille d'entrée du cimetière transformée en vrai arc de triomphe.

Et quand, la veille au soir, les belles cloches de Plounez se sont mises en branle pour annoncer à tous les échos cette fête du souvenir, les bons Plouneziens ont dû se dire : Demain ce sera beau..., et ce fut beau en réalité, et le programme fut exécuté à la lettre.

Dien avant l'heure de la messe, l'église était déjà remplie. A 9 h. 30 exactement, le cortège officiel fait son entrée : en tête M. le maire avec le député Avril, puis le Conseil municipal au complet, suivi des anciens combattants auxquels un vin d'honneur venait d'être offert à la mairie. Remarquées également quelques personnalités de l'extérieur.

Et la messe commence, solennelle, chantée par M. le Recteur assisté à l'autel par M. le Foll comme diacre, et M. Duédal comme sous-diacre. M. Guillou tenait l'orgue, et a été très heureux de retrouver ses petits chanteurs qui tiennent toujours, grâce au zèle infatigable de F. Bocher. C'est assez dire que les chants furent ravissants et ont fait une fois de plus l'admiration des étrangers nombreux en ce jour à Plounez.

Au prône, M. le Recteur adresse quelques mots de remerciements à M. le maire et au Conseil municipal, ainsi qu'aux notabilités venues de l'extérieur pour honorer avec nous nos glorieux morts. Ce n'est pas à Plounez qu'on les oublie ; un double monument le prouve, surabondamment. Il salue également les survivants de la grande

guerre ; eux aussi ont droit à notre plus vive reconnaissance ; et puisque c'est par leur union dans la souffrance qu'ils ont libéré le sol de la Patrie, que cette union persiste, pour que la France vive et se relève plus forte que jamais.

Après la messe, la procession se met en marche au chant du *Benedictus* et devant le monument déjà béni, le *Libera* monte grave, suppliant, devant la foule émue et recueillie.

Après l'absoute, c'est l'appel des Morts, au milieu d'un silence impressionnant ; et à cet appel angoissant, une seule réponse : morts pour la France, tombés au champ d'honneur, morts pour la liberté, que font entendre de temps en temps quelques voix enfantines. Puis, après une cantate en l'honneur de nos héros, chantée par un groupe d'écoliers, M. le maire adresse ses remerciements émus à M. Avril et à tous ceux qui ont contribué à l'érection du monument et à l'éclat de la fête.

M. le capitaine H. Conan lui succède. Venu de Brest pour la circonstance, il célèbre dans un style impeccable et avec tout son cœur de Plounezien ceux qui furent ses amis d'enfance, ses condisciples et ses compatriotes.

A son tour, le président de la fête, M. Avril, nous parle de nos chers morts, avec toute son âme de combattant. Ayant vécu de leur vie, il nous retrace en un tableau saisissant ce qu'ils ont souffert, pourquoi ils ont souffert, et ce que nous leur devons. Tel a été le thème développé par l'orateur avec un rare bonheur. Gardez le culte de vos chers morts, a-t-il dit en terminant. De leurs tombes lointaines ils nous montrent le devoir : c'est l'union, la concorde, la fraternité française qui a fait, durant la longue guerre, l'admiration du monde entier. Aujourd'hui, plus que jamais, la France par la voix de ses 1,500,000 morts, la demande à tous ses enfants, pour qu'elle puisse se relever et continuer à travers le monde sa mission civilisatrice.

A midi, un banquet de 110 couverts a été copieusement servi au bourg par M. Jean-Baptiste Henry. Pas de politique qui divise, pas de ces amusements qui choquent en pareille occasion. Quelques toasts, et ce fut fini. Ainsi la fête du 6 mars laissera à tous une ombre de bien et durable.

Le Clocher de Plounez, avril 1921

Quelques uns
de ceux qui sont revenus

QUELQUES UNS DE CEUX QUI SONT REVENUS

La question fait encore débat, mais il est généralement admis que pour la Bretagne il y a eu un mort pour 3 ou 4 hommes mobilisés. Puisque pour Plounez (population 2044 habitants en 1911), il y eut, disons, 80 morts, on arrive à un total entre 240 et 320 hommes mobilisés. Ce nombre est confirmé par une donnée fiable du conseil municipal : le 1er mai 1915, il y a pour Plounez 235 hommes mobilisés. On peut donc raisonnablement dire que, deux ans et demi plus tard, fin 1918, leur nombre était monté à environ 300. Comme le nombre des morts (disons 80) et celui des invalides « officiels » (disons 20) sont connus et recensés, il en reste environ 200 qui sont revenus ...et n'ont fait l'objet d'aucune recherche.

Vouloir retrouver ces 200 soldats revenus sains et saufs serait bien difficile et ce n'était pas notre but.

Nous avons cependant retenu quelques uns d'entre eux en raison de l'intérêt qu'ils présentent. Car leurs familles ont conservé des photos, des anecdotes ou des objets qui méritent d'être connus ou montrés.

Chaque titre souligné et numéroté renvoie à une page illustrée.

1) Les 2 frères Le Gonidec

Louis Le Gonidec

Louis Le Gonidec, né en 1891, est cultivateur à la ferme familiale de Maes Hir à Plounez. Mobilisé le 4 août 1914 au 13ème R. de Hussards, il est blessé près de Paris en 1916 par éclat de grenade au thorax et au bras et est laissé pour mort dans la tranchée. Alors qu'il est hospitalisé à Sainte-Ménehould, sa mère « Maijo Perrot » fait le voyage en train depuis Paimpol pour lui rendre visite. Finissant les derniers km à pied, elle est reconnue de loin sur la route à sa coiffe comme une « payse » par Alain Kerambrun qui, à cheval, est de surveillance dans le secteur.

En 1920, Louis Le Gonidec reçoit la médaille militaire : « *Très bon soldat, a été grièvement blessé à son poste de combat le 21 juin 1916. Croix de guerre avec palme.* »; Il sera fait chevalier de la Légion d'Honneur en 1964. A son retour, il reprend son métier de cultivateur, se marie, et réside au bourg avec sa famille. Il restera toute sa vie handicapé du bras gauche suite à une blessure de guerre.

Eugène Le Gonidec,

Né en 1897. Il est aussi mobilisé dans la cavalerie comme Maréchal des Logis au 24ème Régiment de Dragons basé à Dinan.

Pendant la guerre, il apprend et transcrit dans un cahier des chansons en rapport avec la guerre. On suit les déplacements du régiment grâce aux annotations dans les marges : Rennes (Février 1916), Eclair (Meuse, 1917), Sainte-Ménehould (Marne, novembre 1918), Castelfranco et Costabissara (Italie, décembre 1918), Aix sur Vienne (Hte-Vienne mars 1919), Nexon (Hte-Vienne, août 1919), Dinan (nov et déc. 1919).

A son retour, il devient cultivateur et réside à Maes Hir en Plounez avec sa famille. Il deviendra maire de Plounez en 1945.

2) Ambroise Ernault

Ambroise Ernault naît à Kernuet en 1885. Il est mobilisé le 19 décembre 1914 et part au front en mars 1915. Au cours de la guerre, il devient caporal puis sergent. Il est 2 fois blessé près de Verdun (1916- 1917) et une fois dans l'Oise (1918), et intoxiqué en 1918 par inhalation de gaz ypérite . Il sera cité 3 fois à l'ordre du régiment et à l'ordre de la division : « *sous-officier très courageux, a montré le plus bel entrain et fait preuve des plus belles qualités d'énergie et de courage lors des combats du 28 août au 10 septembre 1918. A été blessé.* » Il sera décoré de la croix de guerre, trois étoiles de bronze et une étoile d'argent. Il est démobilisé le 13 août 1919 et rentre à Plounez. Il se marie, devient père de famille, exerce son métier de cultivateur et est élu conseiller municipal de Plounez. Il est décoré de la Légion d'Honneur en 1962 et décède âgé de 76 ans.

Il parlait peu de la guerre mais faisait comprendre qu'il avait terriblement souffert dans les tranchées il se souvenait de voir casser au marteau un morceau du vin solidifié et du pain gelé.

Un jour, dans une tranchée (il était sergent), il lève le bras pour lancer ses hommes à l'assaut. Une balle allemande lui perce le bras et entre dans le poumon. Peu après il est gazé et son ancienne blessure au poumon aggrave les conséquences.

Un autre jour, alors qu'il se bat contre un allemand à coups de fusils, on sonne une trêve. Les deux hommes croisent leurs fusils, se séparent et rentrent dans leurs tranchées en attendant la fin de la trêve. Son frère, Yves-Marie, né en 1892, cultivateur à Kernuet, est tué en mai 1916.

3) Les 3 frères Le Goaster

Ces 3 frères, nés entre 1887 et 1891 dans une famille de cultivateurs installée au Nord de Plounez vont être mobilisés en même temps.

Yves naît en 1887 et malgré une santé très fragile est mobilisé en 1917; il rejoint le 2ème R. du Génie et participe aux opérations d'Orient. Il est démobilisé en mars 1919.

François naît en 1889 redevient cultivateur après la guerre et s'installe à Kerallain Pen-Vern (sud de Plounez)

Pierre naît en 1891. Il est incorporé en 1912 au 24ème Dragons comme cavalier, puis versé dans le Génie. Il est mobilisé du 2 août 1914. Evacué pour intoxication au gaz le 23 avril 1917, il repart au front dès le 26 mai. Il passe caporal à la fin de la guerre et reste mobilisé jusqu'au 17 août 1919, date à laquelle il se retire à Plounez. Sa citation à l'ordre du Régiment précise : *« S'est signalé par sa bravoure et son sang froid le 23 avril 1917 au cours d'une attaque allemande précédée d'émission de gaz asphyxiants. Croix de guerre, étoile de bronze. »*

4) François Bocher, Louis Le Page et Yves Le Roux.

François Bocher. naît en 1871 à Paimpol où son père est cordonnier, il se marie en 1895 et vient s'établir à Plounez, non seulement comme cordonnier, mais aussi comme sacristain et chantre. C'est un personnage haut en couleur, à la voix tonitruante. Il se proclame *« organiste et maître de chapelle de la petite cathédrale de Plounez, Bottier de métier et Père de famille nombreuse. »* Bien que veuf depuis 1908 et père de 4 enfants, il est mobilisé et part au front en Belgique. Il profite d'une rencontre avec un compatriote, Louis Le Page, pour se faire prendre en photo le 17 janvier 1916 et l'envoyer à sa famille.

Bien des années plus tard, c'est avec un autre compatriote et ancien combattant comme lui, Yves Le Roux, qu'il pose pour une photo à l'occasion d'un pèlerinage à Lourdes.

Louis Le Page naît en 1890 dans une famille de cultivateurs à Kerderrien, belle ferme du quartier de Traou-Scaven, il choisit de devenir marin et embarque en 1908 à la pêche avant de s'engager volontaire en juillet 1912 dans les Equipages de la Flotte. Il est mobilisé le 3 août 1914, participe à la bataille de l'Yser comme 2nd maître électricien puis embarque sur des bâtiments de la Flotte en Méditerranée : le *Ponthuau*, le *Montcalm*, le *Jauréguiberry*, le *Jeanne d'Arc*. Il est démobilisé le 15 septembre 1919. Son frère cadet, Edouard est mobilisé dans l'armée de terre, fait Verdun et revient gazé. Le commis de la ferme, Ch. Labia, mobilisé lui aussi est tué en 1916.

Yves Le Roux naît à Ploubazlanec et c'est par mariage qu'il vient s'installer à Plounez, au « Petit Kergoniou ».

5) Albert Le Goaster. Il naît en février 1890 à Plounez dans une famille de cultivateurs demeurant à la Rue-Kerallain. Après 5 années au cabotage, il renonce à la navigation et revient à la terre. Il est incorporé au 51ème R.I.Coloniale en 1913 puis mobilisé le 3 août 1914. Il est fait prisonnier du 18 juillet au 4 décembre 1918 et se retire alors à Plounez où il reprend sa profession de cultivateur.

Il a une soeur religieuse institutrice qui sera tuée lors de combats à Liège (Belgique) en 1918.

6) Deux frères Kerambrun (du bourg)

Alain Kerambrun. Il naît en 1892 à Plounez. Il n'a pas terminé son régiment quand la guerre éclate. Il est mobilisé du 2 août 1914 au 23 juillet 1919. Il passe par plusieurs régiments et est, à un moment, affecté à la réquisition de chevaux pour l'armée.. Il est blessé par éclat d'obus en avril 1915, cité à l'ordre du Régiment pour son « *endurance et son entrain remarquable, en particulier lors des attaques de'octobre et novembre 1918 au nord de Verdun* » puis est à nouveau blessé en septembre 1919 d'un coup de pied de cheval. C'est lui qui lors d'une patrouille dans la région de Sainte-Ménéhould reconnaît à sa coiffe une Plounézienne qui se rendait à l'hôpital de la ville voir son fils blessé.

Jules Kerambrun. Frère aîné du précédent, il naît en 1884 à Plourivo, second garçon d'une famille nombreuse dont les parents viennent tenir ferme au bourg de Plounez. Il devient le secrétaire de mairie de sa nouvelle commune. Mobilisé, il est gravement blessé aux jambes et retrouve, à son retour de guerre, son poste de secrétaire. Il ne peut se déplacer qu'en chaise roulante poussée, la plupart du temps, par son épouse « Grit Goaster ».

Un autre frère, Pierre, né en 1898, s'engage volontaire en 1916. Gazé au cours de la guerre, il en revient malade et meurt prématurément en 1935, laissant une veuve et deux orphelins.

Une soeur, Louise, épousera après la guerre Jean-Baptiste Henry, Plounézien ancien combattant revenu blessé au bras. J. B. Henry tient le débit de tabac du bourg, sera nommé garde champêtre et plus tard gérant de la cabine téléphonique publique installée chez lui.

7) Abbé Alexandre Goater. Il naît à Louargat en 1871. En 1891, il est classé dans les services auxiliaires. Ordonné prêtre en 1894, il est nommé recteur de Plounez en 1910. Depuis 1905, il est versé dans l'armée territoriale et en 1911, dans la réserve de l'armée territoriale. Le 15 novembre 1914, il est classé « service armé » et rappelé à l'activité le 20 mars 1915, mais il reste comme « soldat infirmier » près des hôpitaux de Paimpol. Entre avril et décembre 1916, il obtient un long congé qu'il passe dans sa paroisse. Quand il est reparti en 1917, il passe à la 2nde section d'infirmiers militaires, en service dans le Nord., en particulier à Beauvais en 1918. Il rentre à Plounez le 16 février 1919 et reprend ses fonctions de recteur. Pendant son absence et celle de l'abbé Nicol son vicaire, également mobilisé comme infirmier, un prêtre de Ploubazlanec vient assurer les offices. L'abbé Goater restera à Plounez jusqu'en 1945. A sa mort, il demande à être inhumé à Plounez.

8) Deux grands pères Bocher

Emmanuel Bocher. Il naît en 1871. Mousse à 13 ans, il devient pêcheur d'Islande. A la déclaration, il se trouve à bord d'une goélette d'Islande, et ne rentre qu'en octobre 1914. Vu son âge, il est versé dans la réserve de l'armée de terre et est mobilisé du 10 avril 1915 au 31 juillet 1917 puis est « détaché pour travaux agricoles » tout en restant rattaché à la Direction du port de Brest. Il passe sa retraite à Landouézec, « son » hameau de Plounez. Comme il est le plus âgé du quartier, il reçoit à l'occasion du nouvel an tant de visiteurs qu'il faut tuer un cochon ; c'est « Vanch » Bocher le beau-père de sa fille, tueur de cochon professionnel, qui s'en charge.

Vanch Bocher. Il naît en 1873. Il est tueur de cochon. Marié en 1899, il est mobilisé en mai 1915 dans le 74^{ème} Régiment d'infanterie Territoriale avant d'être renvoyé dans ses foyers dès le 16 août de la même année comme père de famille nombreuse (6 enfants). Il reprend ses activités dans les fermes de Plounez. Il a une voix tonitruante et le soir, rentre chez lui à Traou-Du en chantant ses convictions politiques et anti-cléricales: « *Me zou, me zou bet hag a vou Républiqueain* ». « Je suis, ai été et serai Républiqueain ». Emmanuel et Vanch sont beaux-pères et tout le contraire l'un de l'autre. L'un pieux et « respectueux » de l'ordre établi, le second pas du tout!.

9) Joseph Quément, Pierre Fretté, Pierre Hervé.

Joseph Le Quément. Né le 17 mai 1879, il est cultivateur, déjà marié et père de 3 enfants quand éclate la guerre. Il est mobilisé dès le 4 août 1914 et part au front en Belgique. Peu après, avec deux autres soldats, dont l'instituteur de Plounez Pierre Fourmanger, il se trouve enseveli sous la terre projetée par un obus. C'est un 3ème Plounézien, Yves Henry de Kergoff, qui vient le sauver d'une mort certaine. Joseph Le Quément, blessé, est évacué et se refait une santé à Dinard, où a été prise la photo qui le représente en compagnie de quelques convalescents. Quatre mois plus tard, il passe au « service intérieur » et travaille dans un atelier de construction. Démobilisé le 28 février 1919, il se retire à Plounez et reprend son travail à sa ferme de Boutoul qu'il n'aura alors de cesse d'améliorer et d'agrandir. Son expression favorite était :

« Me zou mestr Toulvoutel ha Toul lan

Ha Gernévé ma mé c'hoant « Je suis le maître de Boutoul [et de 2 autres fermes voisines] si je veux. »

Pierre Fretté naît en 1897 et passe son enfance à la grosse ferme familiale établie dans le bourg même de Plounez (« une ferme à 4 chevaux »). Il est mobilisé au 62ème Régiment d'infanterie, est gazé au cours de la guerre et en gardera des séquelles toute sa vie. A son mariage en 1926, il vient tenir ferme à Kéribot et meurt prématurément en 1948. Il ne parlait pas de la guerre avec sa famille, seulement avec quelques amis qui avaient connu les mêmes choses que lui.

Pierre Hervé. « Pierre, (« fils de Pierre, tailleur de pierre » venu s'installer à Plounez à l'occasion de la construction de l'église) naît en 1896. A la guerre, il est mobilisé dans le régiment de Spahis marocains et part au front. Il se bat aux Dardanelles, en Serbie, à Salonique. Après la guerre qu'il termine avec le grade de sergent, il devient capitaine de la marine marchande. En 1923, il épouse Anna Le Goaster, la soeur d' Irénée, mort à la guerre en 1918 de la grippe espagnole.

10) Louis Henry. Il naît en 1897 dans une famille de cultivateurs installée à Kergrist, un quartier de Plounez. Il est mobilisé le 10 janvier 1916 dans l'artillerie et participe avec son régiment aux combats en Argonne, d'où il ramène à sa famille des petits vases fabriqués à partir de douilles d'obus. Il revient aussi avec des chansons en rapport avec la vie des soldats.

11) Antoine Henry. Né à Runan en 1879, il vient à son mariage se fixer comme charron au bourg de Plounez. Père de 4 enfants à la déclaration, il est mobilisé et rejoint le 7ème escadron du train à Belfort. Revenu de la guerre, il devient menuisier et mourra tragiquement en août 1944 dans son atelier du bourg, au cours d'un bombardement aérien.

12) Deux futurs beaux-frères : Joseph Péron et Yves Henry

Joseph Péron naît en 1895 à Quemper-Guézennec dans une famille de cultivateurs qui vient s'installer à Plounez dans une petite maison du hameau de Kergoff. Comme son frère aîné, Jean, il se fait marin au commerce. Lorsqu'il est levé dans les Equipages de la Flotte le 6 février 1915, il rejoint les fusiliers marins en Belgique puis embarque sur le *Lorraine* et participe à l'expédition des Dardanelles. Démobilisé le 15 octobre 1919, il revient à la marine marchande, se marie et s'installe à Goasmeur. Jean, son frère aîné est mort « en service » en 1916.

Yves Henry est né à Pommerit Jaudy. Après la guerre qu'il passe, en particulier, sur la base aérienne de Villacoublay (dont les escadrilles ont pour mission la défense du camp retranché de Paris), il revient au pays, épouse Marie Le Vay de Plounez en 1923 et s'installe comme coiffeur-tailleur à Goasmeur.

13) Yves Hervé.

Il travaille à la ferme familiale de Kerjicquel en Plounez quand il est mobilisé au 410 R.I. Dans les tranchées, il sauve un jour un autre Plounézien, le fossoyeur Kerdudo qui lui gardera une reconnaissance émue : « *Oh Ivék, pa vi marv, n'hallin ket ober dit da doull dit-te !* » « Oh, Yves, quand tu mourras, je ne pourrai pas creuser ton trou! »

Le 16 avril 1917, au cours d'une attaque allemande sur le front à Cavalier de Courcy, il est blessé à l'oeil par éclat de grenade. Cinq de ses camarades sont tués. M. Hervé se fait opérer puis passe le restant de la guerre d'hôpital en hôpital. A l'hôpital de Rennes, il voit tous les jours une religieuse arroser les plantes aux fenêtres du bâtiment. Yves Hervé lui propose de la remplacer, lui disant qu'elle serait plus utile près des malades. La religieuse accepte et à partir de ce jour, elle servira à M. Hervé son quart de vin quotidien en remerciement de son travail.

En mai 1924, le *Journal de Paimpol* annonce que M. Yves Hervé est décoré de la médaille militaire.

14) François Gourhan et Auguste Le Page

François Gourhan. Il fait toute sa carrière dans la Marine de Guerre. Voir photo N° 16

Auguste Le Page. Il naît en 1872 à Ploubazlanec dans une famille de cultivateurs. Il choisit de devenir marin et devient mousse puis novice. Le moment venu, il fait son temps dans la Marine de Guerre (1893-1896) et navigue plusieurs mois à bord de la *Naiade*. En 1901, il épouse Marie-Anne Jacob de Plounez et le couple s'installe à Kergrist, quartier maritime de cette commune. Capitaine depuis l'année précédente, il commande différents navires qui font Terre-Neuve et l'Islande (pour la morue), l'Île de Sein et l'Espagne (pour la langouste). A la guerre, il est mobilisé comme soldat au 74 R.I.T. du 2 février au 22 décembre 1915 puis comme fusilier-marin jusqu'au 11 décembre 1918. Démobilisé, il retourne alors au cabotage, mais ayant été « gazé » au cours de la guerre, il décède en 1925.

15) Henri Conan

Il naît le 14 juillet 1879, frère jumeau de Jean-Louis qui se fera prêtre et mourra jeune des suites des fatigues accumulées pendant sa mobilisation. Henri se fait marin, et devient officier de la Marine Marchande puis peu après pilote au port de Brest. Mobilisé sur place pendant la guerre, il guide, dans des conditions périlleuses, des convois marchands et militaires entre La Rochelle, Brest et Cherbourg. En 1921, il est l'un des orateurs invités à intervenir lors de l'inauguration du monument aux morts du cimetière, monument sur lequel figure le nom de son frère jumeau mort en 1917.

Marié à une Plounézienne, Marie Henry, et lui-même très attaché à sa commune natale, c'est tout naturellement à Plounez qu'il vient passer sa retraite où il peut enfin s'adonner à son passe-temps favori, l'histoire locale.

16) et 17) Photos de classe 1922 et 1923

Sur ces 2 photos de classe de 1922 et 1923, la plupart des élèves sont les mêmes et sont toutes nées juste avant, pendant ou juste après la guerre.

On y retrouve les deux soeurs Héry et Francine Nicol, orphelines de guerre, les soeurs Pen et Alice le Page, filles de prisonniers de guerre, et, parmi les autres, les 2 soeurs Bescont de la boulangerie du bourg et Clémentine Féger de Kergrist, filles de soldats revenus dans leurs foyers.

18) Mariage de Emile Le Vay, 1922

Emile Le Vay il naît le 5 septembre 1897 à Landouézec, gros hameau de Plounez. Son père est cantonnier, mais Emile choisit de se faire marin et dès ses 14 ans, embarque au cabotage sur des voiliers ; il y reste

jusqu'au mois de mai 1916 lorsqu'il rejoint les Equipages de la Flotte. Au cours de son embarquement sur le croiseur *Vergniaud* du 30 septembre 1916 au 1er novembre 1919, il est breveté canonnier en avril 1917. Il participe à quelques opérations militaires (dans l'est de la Méditerranée, Grèce, Odessa etc.) puis revient à Brest et est congédié le 15 février 1920. Après ces 44 mois et 26 jours passés « sous l'Etat », il retourne au commerce, sur des vapeurs, cette fois, et profite d'un congé pour épouser Marie-Yvonne Le Vay, du quartier de Kergrist en Plounez le 17 mai 1922. Sur la photo de mariage, figurent quelques anciens combattants dont 3 ont été identifiés:

Alphonse Ernault : Il naît à la ferme de Quévézou en Plounez en 1893. Il est mobilisé du 2 août 1914 au 24 juillet 1914 dans un Régiment d'Infanterie Coloniale et, en 1915, est blessé par un éclat d'obus à la tête. Une fois démobilisé, il revient travailler à la ferme tenue par sa mère, veuve. Il y retrouve son frère Emile, de 3 ans son aîné, invalide de guerre, qui mourra des suites de ses blessures en 1921, et ses trois autres jeunes frères et sœurs.

Romain Henry Il naît en 1893 à la ferme familiale de Kergoat en Plounez. En 1913, il s'engage volontaire pour 3 ans à Saint-Brieuc au 10 R.A. Il devient maréchal des Logis en septembre 1914. Il est démobilisé le 21 mars 1919 et se retire à Kergoat. Des suites de guerre, il garde une légère claudication. Romain a deux frères, Joseph et Eugène. Leur père, à l'annonce qu'ils sont tous les trois mobilisés, en meurt peu après de chagrin. Les 3 frères reviendront de la guerre.

Ismaël Mével. Personnage bien connu à Plounez. Il est aussi représentatif de toute une classe d'âge de marins qui a connu la guerre. Il naît en 1886 dans le village de Kergrist, quartier maritime de Plounez. Comme son père, il se fait marin et embarque très jeune au cabotage et à la petite pêche. En 1905, il devient inscrit maritime définitif et le 9 octobre 1906, il part faire son service dans les Equipages de la Flotte jusqu'au 14 août 1910. Au cours de son temps « sous l'Etat », il embarque, gabier breveté, sur le *Condé*, et participe à la campagne de guerre du Maroc pour laquelle il reçoit la « Médaille du Maroc ». Puis il revient au bornage sur la *Marie-Joseph* dont il est le patron et fait sable, maërl et goémon selon les saisons et les commandes.

Il est mobilisé le 27 août 1914, fait toute la guerre comme quartier-maître et alterne dépôts (Brest, Toulon) et embarquements (*l'Armorique*, le *Gascogne*). Il participe à l'expédition de Salonique de septembre 1916 à octobre 1917 et revient au dépôt de Brest jusqu'au 1er janvier 1919 où il est mis sursis, grâce à la demande du conseil municipal de Plounez qui réclamait depuis quelque temps son retour tant sa profession est nécessaire à l'agriculture.

Il reprend alors son travail de marin sur le Trieux et dans la baie de Paimpol, toujours comme patron de sa *Marie-Joseph*, avec un équipage de deux ou trois hommes.

Le 29 octobre 1919, il épouse une Plounézienne, Marie Le Normand. Le couple réside à Plounez, en vue de la chapelle de Kergrist et du Trieux. Trois enfants naissent. La retraite venue, Ismaël se partage entre la pêche, la garde de sa vache sur les bords du Trieux et les longues heures passées avec d'autres anciens marins comme lui. De son temps sous l'Etat, il avait ramené une chanson française qu'il entonnait à chaque occasion (extrait :)

*C'est par un dimanche matin
Que nous appareillons de la rade de Toulon,
L'officier d'quart fait hisser la grand'voile
Au cabestan, i' faut qu'tout l'monde y soye
Et vire, vire donc
Sinon tu n'auras pas de vin dans ton bidon.*

(chanté par sa fille en 1980)

19) Mariage 1925 François GOURHAN et Denise Le Goaster

François Gourhan naît le 22 avril 1888 dans le quartier de Kergrist. Comme son père, il se fait marin, d'abord au cabotage puis, en 1906, il passe à la Marine de Guerre où il va faire toute sa carrière et gravir les échelons. En 1914, il est quartier-maître électricien et il embarque sur le cuirassé *Paris* qui participe à des missions en Méditerranée (le blocus de l'Adriatique, en alerte à Malte, Bizerte etc.). En 1925, trois semaines après son mariage avec une Plounézienne, Denise Le Goaster, il part sur le *Jules Ferry* qui ne reviendra que 2 ans plus tard! Il prend sa retraite en 1936

Edouard Pellec. Originaire de Kerity, E. Le Pellec vient à son mariage résider à Plounez. Avec son brevet de capitaine au cabotage, il devient en octobre 1909 le co-proprétaire de la *Tourmente*, une goélette toute neuve sortie des chantiers Bonne, et en prend le commandement. Il va naviguer toute la guerre sur ce navire, jusqu'en février 1919. Au retour d'un voyage à Swansea le 4 avril 1917, la *Tourmente*, est réquisitionnée jusqu'au 27 octobre pour 2 voyages de « macadam ». Les temps sont durs. Pour sa défense, la goélette est équipée d'une pièce d'artillerie servie par deux canonnières qui sont à la charge du capitaine. Ce dernier constate aussi qu'en raison des hostilités, il y a moins de fret, donc du temps perdu à en trouver, mais que les assurances augmentent les taux!. Pour les voyages trans-Manche, vers Bristol, Swansea etc., le voilier doit partir en convoi escorté par des cuirassés (un départ par mois, par exemple le 29 décembre 1917 depuis Lézardrieux). M. Le Pellec quitte la *Tourmente* au retour d'un voyage à Saint-Pierre et Miquelon et reçoit les félicitations officielles pour la bonne tenue de son navire. Il termine sa carrière au bornage peu d'années après.

Joseph Gourhan (à la g. de la mariée), frère du marié, né le 16 décembre 1896 est inscrit maritime dès 1916 puis fait carrière dans la Marine marchande. Le grand absent de la photo est Irénée, frère de la mariée, engagé volontaire et mort à 18 ans de la grippe espagnole à Brest en 1918..

20) Repas d'anciens combattants à Tournebride en 1936

Yves Le Collen (1er en h. à g.) est le restaurateur.

(En haut, 2ème à partir de la gauche:) **Louis Henry:** il naît en 1897 et grandit à la ferme familiale de Kergrist. A son mariage, il vient s'installer à la ferme « au chevet de l'église » au bourg.

(Au centre, 1er à partir de la g. et à ½ caché par la bouteille :) **Joseph Henry :** il naît en 1893 et grandit à la ferme familiale de Kergoat. Lorsqu'il est mobilisé et part en même temps que ses 2 frères Eugène (son jumeau) et Joseph né en 1894, leur père en meurt de chagrin..A son retour, il est cultivateur à Poul-Raned.. *(3ème :)* **François Kerdudo.** : il naît en 1895 à Lannion. Venu à Plounez, il est petit cultivateur mais sa principale activité est d'être fossoyeur. Mobilisé au 410 RI en mars 1915, il est évacué malade en août 1916 puis finit la guerre « à l'intérieur ».

(En uniforme) **François Henry,** Le garde-champêtre n'est pas originaire de Plounez, mais vient au banquet par sympathie.

(1er homme après le garde-champêtre :) **Edouard Le Page,** né en 1898 à la ferme familiale de Kerderrien. Il est le frère de Louis né en 1890, voir photo N°4). Il est mobilisé dans l'armée de terre, « fait » Verdun et revient gazé du front. Il est après la guerre cultivateur à Pré-Blanc où il réside avec sa famille.

(En bas, 2ème à partir de la g. :) **Antoine Henry.** Né à Runan en 1879. Voir photo N°11 ; *(à sa dr:)* **Guillaume André :** le maire. Il n'a pas fait la guerre mais fait partie « de droit » des convives.

(à sa dr. :) **Jean-Marie Chapalain :** Blessé à la guerre, il a dû être amputé de la jambe gauche, ce qui ne l'empêche pas de continuer ses activités de jardinier et de vannier à Poul-Vang ; *(à sa dr:)* **Ambroise Ernault :** travaille à la ferme familiale de Kernuet lorsqu'il est mobilisé. (voir N° 2.)

21) Le dernier conseil municipal 1960

Albert Le Calvez *(debout à l'extrême gauche).* Il naît en 1896 à Kereïs, belle ferme dans la campagne de Plounez. Il est mobilisé en septembre 1916, passe au 47 R.I. de Saint-Malo en 1917 et, promu caporal en 1919, finit la guerre au 151R.I.. Il est décoré en 1918 de la croix de guerre avec étoile d'argent : « *Mitrailleur plein d'entrain et de courage , a fait preuve d'une grande bravoure au cours des combats de juillet et d'août 1918, a assuré le ravitaillement en munitions de sa section avec un sang-froid remarquable en traversant de violents tirs de barrage ennemis* ». Il est démobilisé en septembre 1919 et revient à Kereïs. Il y tient ferme avec sa famille, est plus tard élu conseiller municipal et fera partie du dernier conseil qui votera la fusion avec Paimpol et Kerity.



Louis

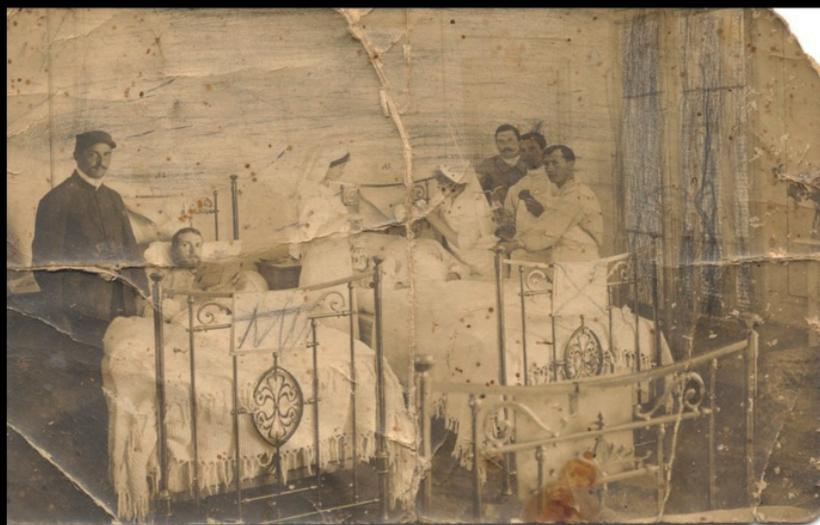


Eugène (qui sera maire de Plounez)

Les 2 frères Le Gonidec de Maes-Hir, mobilisés dans la Cavalerie, reviendront de la guerre



Carte expédiée d'Italie en 1918 par Eugène



Natif du hameau de Kernuet, Ambroise Ernault est 3 fois blessé puis gazé au cours de la guerre. Après une hospitalisation à Verdun (à g.), il part en convalescence à Fleury sur Aire (Meuse). Il sera cité à l'ordre de la division comme « sous-officier très courageux » et décoré de la croix de guerre.



Ambroise Ernault est le 2nd à partir de la dr.

Les 3 frères Le Goaster , mobilisés en même temps, reviendront de la guerre .

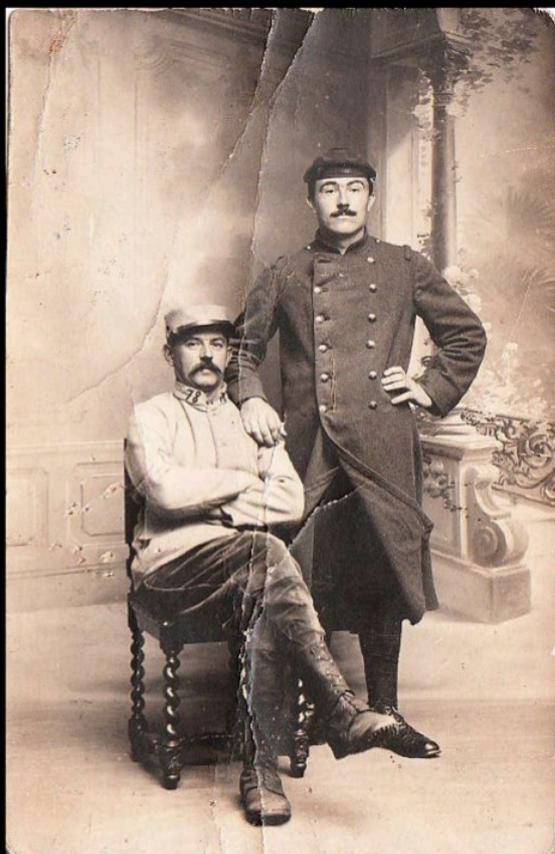


(à g. : Yves Le Goaster)

Yves (et François?)



Pierre (en uniforme rayé)



Deux Plounéziens en campagne : François Bocher, « bottier, sacristain et chantre » et Louis Le Page de Kerderrien.

François Bocher, à g., et un compatriote Y. Le Roux, en pèlerinage à Lourdes.





Albert Le Goaster de La Rue-Kerallain, tient ici la bride du cheval de son colonel





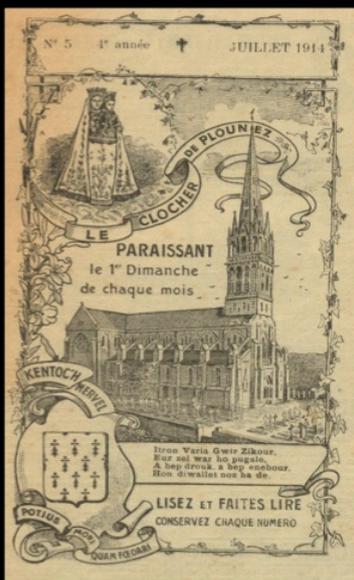
Alain Kerambrun du bourg de Plounez , est deux fois blessé et cité à l'ordre du Régiment pour son « endurance et son entrain remarquable » à Verdun.

Revenu mutilé de la guerre, son frère Jules reprend les fonctions de secrétaire de mairie de Plounez qu'il exerçait déjà avant la guerre.



L'abbé Le Goater sera quelque temps mobilisé comme infirmier dans les pitaux militaires de Paimpol, tout près de la paroisse dont il est le recteur.

L'abbé Alexandre Goater est nommé recteur de Plounez en 1910. Il est mobilisé comme infirmier militaire de 1915 à 1919, puis revient dans sa paroisse et relance la publication du bulletin paroissial interrompu par la guerre.





Deux grands pères Bocher
anciens combattants revenus
vivants:

Emmanuel Bocher
ancien islandais avec
sa fille Françoise et
ses petits enfants.



Vanch Bocher tueur de
cochon, beau-père de
Françoise



L'absence d'un grand père :
Joseph Héry,
cultivateur, marié et père
de 3 enfants, tué en 1916,
n'aura pas vu grandir sa fille
ni connu ses petits enfants.

3 autres soldats revenus du front



Joseph Le Quément (en h. à g.)



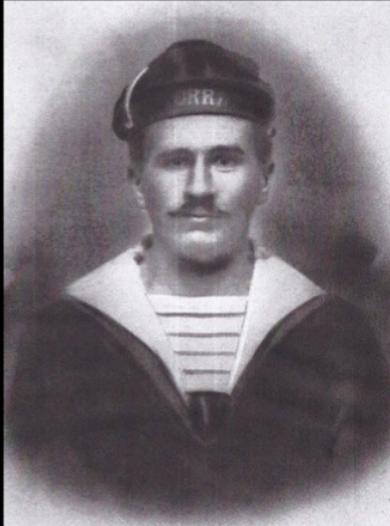
Pierre Fretté



Pierre Hervé



Antoine Henry est charron à Plounez, marié et père de 4 enfants
quand il est mobilisé à Belfort



Joseph Péron, marin de commerce, du village de Kergoff, mobilisé comme fusilier marin en Belgique, embarque ensuite sur le *Lorraine* et prend part à l'expédition des Dardanelles. Après la guerre, il épousera Maria, la soeur de Yves Henry

Deux
futurs
beaux-frères

Yves Henry, mobilisé ici sur la base aérienne de Villacoublais, sera coiffeur à Goasmeur en Plounez après la guerre

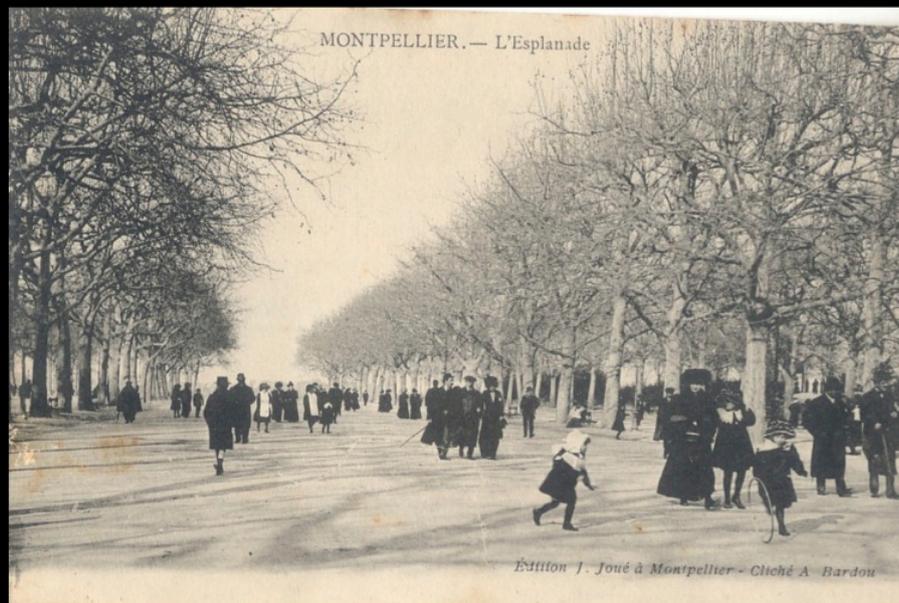


Louis Henry, de Kergrist,
mobilisé en Argonne en
1917, ramène du front deux
petits vases faits à partir
d'obus.





Yves Hervé, est cultivateur avec ses parents à Kerjicquel quand il est mobilisé. Il est blessé en 1917 au cours d'une attaque et sera décoré de la médaille de guerre. Il va d'hôpital en hôpital (entre autres Montpellier, Rennes) avant d'être réformé.



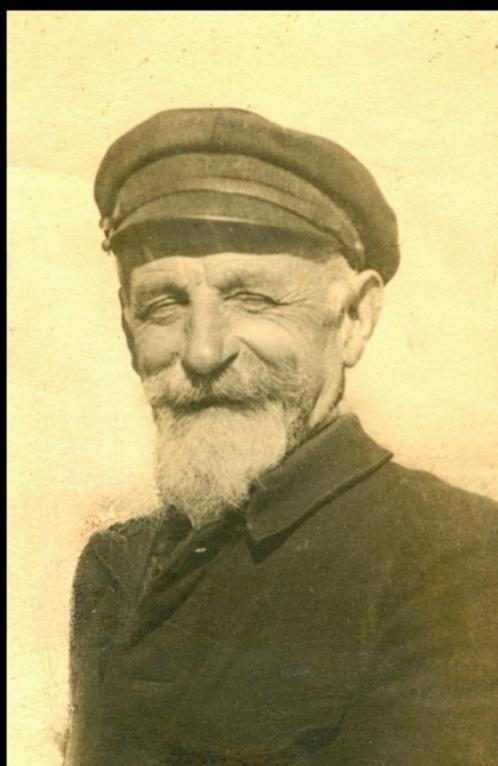
Carte expédiée de Montpellier par Yves à ses parents.



François Gourhan, de Kergrist, est engagé et fait toute sa carrière dans la Marine de Guerre. Il participe à l'expédition des Dardanelles



Auguste Le Page vient s'installer à Kergrist à son mariage. Capitaine au cabotage, il est mobilisé en février 1915 d'abord comme soldat puis comme fusilier marin jusqu'en 1918. Il retourne au cabotage après la guerre.



Henri Conan , timonier instructeur pendant son service militaire (ci-dessus à Toulon), est reçu pilote en 1913. Il est alors nommé à Brest où, mobilisé sur place pendant la guerre, il guide des convois marchands et militaires entre La Rochelle et Cherbourg.

Il sera l'un des orateurs lors de l'inauguration du monument aux morts de Plounez en 1921.

Revenu dans sa commune natale à l'heure de la retraite, il peut alors s'adonner à son passe-temps favori : l'histoire locale.



Premier rang, en bas, de gauche à droite. — Anne Bonniort, Clémentine Féger, Anna Héry, Anne Belleguic, Elisabeth Leff, Jeanne Perrot, Marie Héry, Denise Bescond, Joséphine Bescond, Marie Even, Adélaïde Floury, Yvonne Laurence, Adèle Goaster.
Deuxième rang. — Alice Le Page, Marie Trévoux, Francine Nicole, Fanny Moullec, Sœur Marie, Simone Pen, Jeanne Jacob, Jeanne Pen.
Troisième rang. — Emilie Henry, Marie Renan, Maria Feutren, Mademoiselle Lucie, Marguerite Bocher, Angèle Bocher, Marianne Hégarat, Marie-Joseph Belleguic, Mademoiselle Marie.

La vie continue : photo de classe de l'école des filles Sainte-Anne de Plounez en 1922. Y figurent des élèves orphelines de guerre, des fillettes d'anciens prisonniers de guerre et des élèves de soldats revenus de guerre.



Ecole Sainte-Anne Plounez - 1923

La vie continue.

Mariage en 1922 de Emile Le Vay « jeune » Ancien Combattant et de Marie-Anne Le Vay . Quelques anciens mobilisés sont présents.

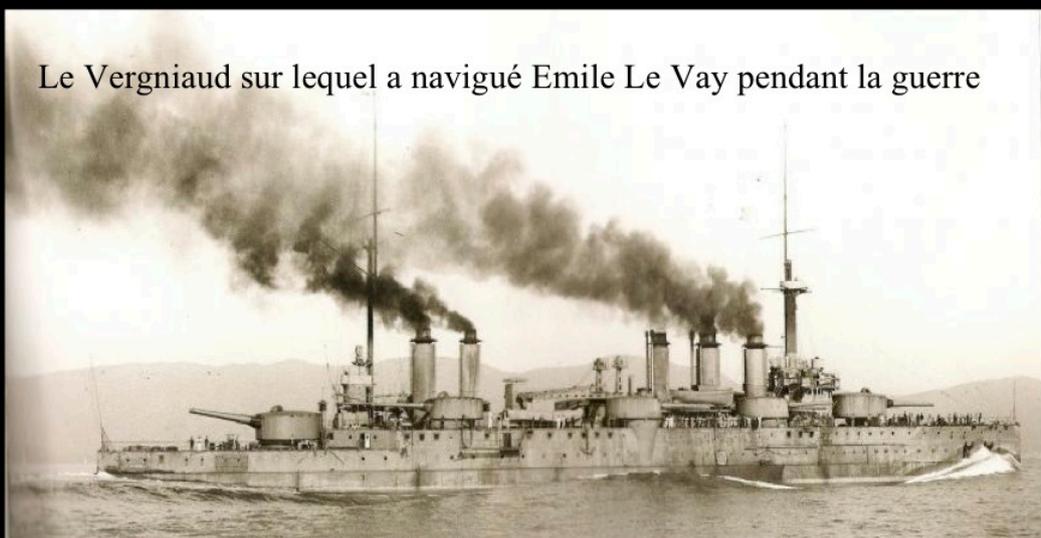


Trois autres anciens combattants : Ambroise Ernault (en b. à dr.), Romain Henry (debout tête nue derrière le marié) et Ismaël Mével, (debout en h. à gauche).

La gabare de Ismaël Mével dans le Trieux.



Le Vergniaud sur lequel a navigué Emile Le Vay pendant la guerre



**PLOUNEZ,
PAYS DE
MARINS**

La vie continue :
mariage en 1925
de François
Gourhan et
Denise Le
Goaster.

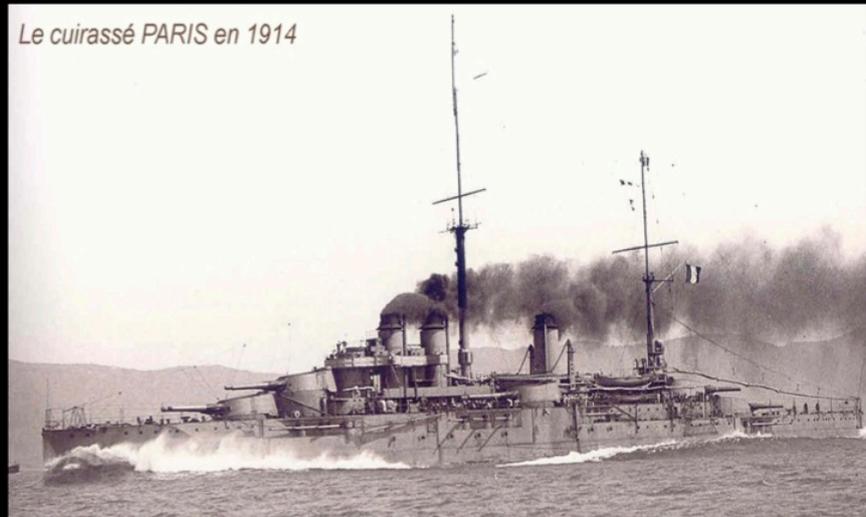
M. Gourhan a
fait presque
toute la guerre
sur le cuirassé
PARIS.

M. Le Pellec (en
chapeau en h. à
dr.) a commandé
toute la guerre sa
goélette
TOURMENTE
et navigué au
cabotage le long
des côtes et
traversé la
Manche jusqu'en
G.B.

Le grand absent
est Irénée, frère
de la mariée,
engagé
volontaire dans
la marine et
décédé à Brest
en 1918



Le cuirassé *PARIS* en 1914





11 novembre 1937 – Plounez
Repas d'anciens combattants 14-18 chez Yves Le Collen à
Tournebride

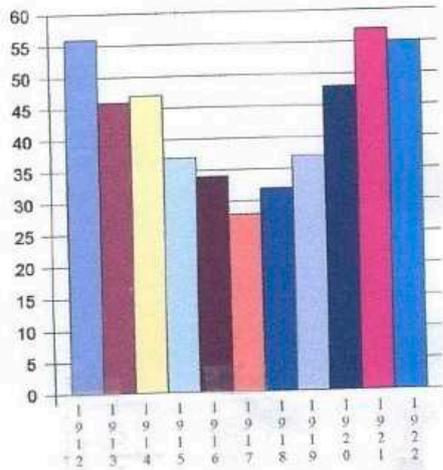


Albert Le Calvez (1er à g.) de Kereiz est le seul ancien combattant 14-18 membre du dernier conseil municipal de Plounez en 1960

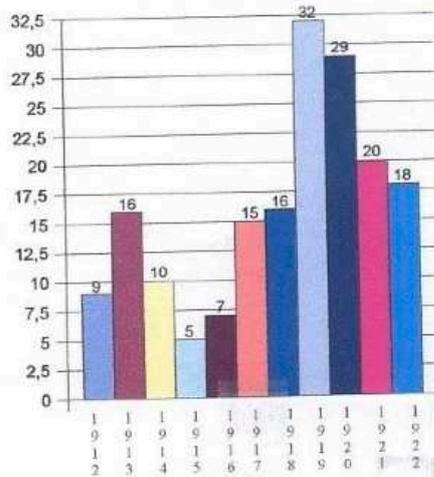
Quelques statistiques sur la population de Plounez de 1912 à 1922

Population totale de Plounez : 2039 habitants (recensement de 1911)

Naissances 1912-1922



Mariages 1912-1922



Décès 1912-1922

